

ÉDITION
AUGMENTÉE



Géréon Goldmann

Un Franciscain chez les **11**

Le témoignage véridique de Géréon Goldmann

suivi de
Le chiffonnier de Tokyo

Éditions de l'Emmanuel

ÉDITIONS DU
JUBILÉ

Table des matières

- Préface
- Introduction à l'édition allemande
- CHAPITRE PREMIER Enfance
- CHAPITRE II Les noirs et les bruns
- CHAPITRE III Les curaçonnais
- CHAPITRE IV Inapte au service
- CHAPITRE V Une question de vie ou de mort
- CHAPITRE VI La prière de sœur Solana
- CHAPITRE VII La communion pour les mourants
- CHAPITRE VIII Commando pour le ciel
- CHAPITRE IX Enterré vivant
- CHAPITRE X Repli
- CHAPITRE XI La folie de la guerre
- CHAPITRE XII Une audience du pape
- CHAPITRE XIII Monte Cassino
- CHAPITRE XIV Prisonniers
- CHAPITRE XV Le Père Géréon
- CHAPITRE XVI En route vers le Maroc
- CHAPITRE XVII Ksar-es-Souk
- CHAPITRE XVIII Aux prises avec les nazis
- CHAPITRE XIX Construction d'une chapelle
- CHAPITRE XX Condamnation à mort
- CHAPITRE XXI Un contrat
- CHAPITRE XXII Libération
- CHAPITRE XXIII La puissance de la prière
- Postface

Le chiffonnier de Tokyo par Josef Seitz

- 1 Itabashi, la primitive Église
- 2 Sous les feux de la rampe
- 3 Saint-Antoine-des-Monts
- 4 Maître d'œuvre
- 5 Médaille d'or de la confiance en Dieu
- 6 Parrain des missions
- 7 L'honneur après la peine
- 8 Enveloppé de bénédiction
- Épilogue

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que nous, les trois aînés qui avions pu assister à l'enterrement, sanglotions de désespoir. Des centaines de personnes, des fermières de tous les environs pour la plupart, entouraient la tombe de celle qui, si souvent, les avaient réconfortées et encouragées par sa sagesse et sa bonté.

Le lendemain de la mort de ma mère, j'arrivai en larmes à la sacristie du couvent pour servir la messe. La bonne sœur Solana May, la sacristine, me dit en guise de consolation : « Maintenant, je vais remplacer ta maman. » Elle ne précisa toutefois pas comment. J'appris plus tard qu'elle avait demandé la permission à sa supérieure de prier pour que je reçoive la vocation au sacerdoce dans l'ordre des Franciscains. Elle avait calculé qu'il fallait à peu près vingt ans pour que cette prière soit exaucée. Elle promit donc à Dieu, devant le tabernacle, de prier et de se sacrifier pendant vingt ans à cette intention. Estimant que ses prières pourraient ne pas suffire, elle demanda dans le cours de l'année qui suivit à plus de deux cents sœurs de l'aider dans cette tâche. Je continuai ainsi à venir servir la messe, bien sûr sans rien savoir de ce plan.

Malgré mon désir secret de devenir franciscain – pour aller au Japon ! –, malgré mon assistance quotidienne à la messe, malgré les prières de ma mère au ciel et celles des sœurs sur la terre, malgré les remontrances de mon père, ma réputation dans la ville ne faisait qu'empirer. J'étais le meneur d'une bande de garçons tout simplement trop insupportables pour les paisibles bourgeois d'une petite ville. La messe quotidienne, la communion et la confession fréquentes, rien n'y faisait : j'étais incorrigible. Je crois que j'étais plus rebelle et impulsif que méchant. Mais quelle qu'en fût la raison, je faisais souvent le désespoir de mes professeurs et de mes éducateurs. Mon père se demandait parfois si je n'avais pas avalé un diable, et il mettait

toute son énergie et ses forces à l'extirper. Si d'aventure le diable avait élu domicile dans mon fond de culotte, les efforts de mon père eussent été couronnés de succès ; mais la canne de bambou ne trouvait pas le chemin de mon cœur. Je frottais le bambou avec un oignon, ce qui le faisait éclater, mais ne me rapportait que de nouveaux coups.

La mort de ma mère me laissa tout un temps comme paralysé, et je fis de mon mieux pour m'amender. Une gouvernante, Mlle Nolte, vint s'occuper de nous sept et tenta de nous apprivoiser. C'était une personne d'une grande bonté, mais, à mes yeux, elle était affligée d'une tare « irrémédiable » : elle était luthérienne ! Il ne faisait donc aucun doute qu'en dépit de sa bonté, elle finirait un jour en enfer, si ferventes que fussent ses prières. Rendez-vous compte : elle ne faisait même pas son signe de croix ! Le dimanche, elle n'allait pour ainsi dire pas à l'église. Enfin – au cas où ces « preuves » n'auraient pas suffi – elle disait simplement « Marie » et non pas « la Sainte Vierge » ! Quel salut y avait-il donc pour elle ? J'eus beau le lui dire un bon nombre de fois, rien n'y fit, elle ne changeait pas !

Après la mort de ma mère, j'avais un réel désir de devenir plus pieux, c'est un fait. Je m'y essayais en jouant à dire la messe. Sur la table, j'édifiais une sorte d'autel, un verre rempli de jus de fruit faisait office de calice, des chiffons de toutes les couleurs se transformaient en ornements. Puis c'était une procession à travers toute la maison. D'une voix puissante, je chantais tous les cantiques que je connaissais. Si, d'aventure, je venais à croiser Mlle Nolte, ma voix enflait, se faisant lourde de menaces. Mais elle demeurait imperturbable, aimable et douce ! Elle s'occupait des sales gamins que nous étions, comme une envoyée du ciel – et elle l'était peut-être vraiment ! Parfois, nous avions honte de tourmenter ainsi cette pieuse femme.

Aujourd'hui, je pense avec joie au moment où je la retrouverai au ciel et pourrai enfin lui demander pardon.

Quatre ans après la mort de ma mère, mon père se remaria avec la sœur cadette de celle-ci. Nous la connaissions déjà, puisqu'elle était notre tante et eûmes vite fait de nous habituer à elle. Au fil du temps, cinq autres enfants, dont enfin deux filles, vinrent compléter la famille. À la maison, la vie n'en fut que plus animée ! Quelques années plus tard, nous nous installâmes tous à Cologne et mon père accéda enfin au poste élevé et à la notoriété qu'il avait ambitionnés depuis longtemps. Le changement d'école se fit pour moi sans difficulté, le lycée de Fulda m'ayant dispensé une formation très exigeante et d'un niveau supérieur à la moyenne.

À Cologne, j'entrai dans l'Union de la jeunesse catholique Neudeutschland ; j'y passai cinq années pleines sous la direction des pères de la Compagnie de Jésus. Ce mouvement dispensait aux garçons une solide formation chrétienne de fond à travers toutes sortes d'activités : conférences, rassemblements, exercices spirituels, sport et jeux, théâtre et chant, ainsi que des camps de vacances – bref, tout ce qui peut enthousiasmer un jeune et lui donner le goût des grands idéaux. On nous éduquait aussi en particulier à venir en aide aux pauvres et aux personnes en détresse. Les pères qui dirigeaient ces groupes étaient, par leur jeunesse, leur énergie et leur brillante formation, éminemment qualifiés pour ce travail. Nous nous sentions compris d'eux : ils vivaient avec nous comme s'ils avaient été des jeunes comme nous.

En 1933, la dictature nationale-socialiste fut établie en Allemagne. Très vite, les Jeunesses hitlériennes furent constituées, et bientôt l'opposition entre celle-ci et l'Union de la jeunesse catholique se mua en hostilité virulente. Dès 1934, il y

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jure..., aussi vrai que Dieu m'assiste. » Là-dessus, le colonel lui-même nous assura : « Même en tant que membres de la division de police de la SS vous serez libres de remplir vos devoirs religieux. » Je n'en revenais pas. Encore tout troublé par la tournure inattendue que venaient de prendre les événements, je demandai : « Mais pourquoi veut-on nous garder dans la division SS ? Pourquoi nous promet-on tout à coup la liberté religieuse, alors que c'est justement à cause de nos convictions que nous avons eu tant de difficultés dans la Wehrmacht et que l'on nous y a si souvent ridiculisés ?

– Vous êtes des hommes doués, intelligents et cultivés. Votre refus de prêter ce qui pour vous n'était qu'un faux serment nous prouve que vous avez de la trempe. Nous avons besoin d'hommes comme vous dans la SS : des hommes intelligents, courageux et loyaux, fidèles à la parole donnée. La guerre promet d'être difficile. C'est avec le concours d'hommes tels que vous qu'une unité d'élite comme cette division SS permettra d'obtenir la victoire. »

Ces paroles nous laissèrent abasourdis. Nous restâmes dans la SS.

Le haut commandement avait décidé de créer un bureau d'information dans le régiment. Notre groupe de séminaristes y fut immédiatement affecté et formé comme opérateurs radio. Il s'agissait là d'un service infiniment plus agréable et facile que dans la compagnie. Nous nous entraînions sans subir la pression à laquelle on nous avait soumis jusqu'alors, et nous avions beaucoup de temps libre. On nous dispensait toujours de service le dimanche, ce qui nous permettait de nous rendre à la messe. Les deux paroisses les plus proches s'appelaient Kalau et Paradies – un nom datant de l'époque des chevaliers teutoniques. Les prêtres et les paroissiens nous accueillirent

chaleureusement. Lorsqu'ils apprirent que les uniformes SS habillaient des séminaristes et des franciscains, ils firent leur possible pour nous gêner. Certes, il fallait marcher près de deux heures pour accéder à la grande église de Paradies, mais ce que nous avons la chance d'y vivre en valait bien la peine. Tous les dimanches soir, nous rentrions au camp régénérés, et de corps et d'esprit.

Les semaines qui suivirent se déroulèrent dans le calme et la quiétude, à part quelques discussions occasionnelles avec des gens dont la conception du monde différait de la nôtre et auxquels nous eûmes tôt fait de montrer que nous en savions plus qu'eux. Souvent nous restions à discuter de questions religieuses jusque tard dans la nuit. Notre formation intellectuelle portait ses fruits. J'étais de plus en plus persuadé d'être à la bonne place et d'avoir une merveilleuse occasion de montrer quelle force on peut retirer de la foi à ces hommes qui, pour la plupart, n'avaient pas la moindre idée de ce que peut être le vrai christianisme.

Puis arriva la fête de Noël 1939. Il était obligatoire de participer aux « fêtes du solstice », comme disaient les nazis. On chantait alors des chants parlant de la « nuit étoilée » ou d'autres sottises du même genre, ce qui n'avait aucun rapport avec le mystère de ce jour. Nos pensées étaient complètement ailleurs ; il y avait du moins un bon repas et même du vin. Mais un peu plus tard, les choses prirent un autre tour. Notre commandant manchot – il avait perdu le bras droit à la Première Guerre mondiale – parut aux environs de neuf heures.

Son adjudant l'accompagnait ; il tenait à la main un papier jaune. On nous dit qu'il y avait un ordre du Reichsführer des SS, Heinrich Himmler, à l'occasion de la « fête du solstice ». Cet ordre ne concernait que les SS et ne devait en aucun cas être

divulgué aux autres. L'adjudant lut le papier jaune ; je transcris ici le sens du texte : « Soldats, le Reichsführer s'adresse ici à ses hommes. Notre victoire glorieuse sur la Pologne nous a apporté la renommée, mais elle a aussi fait couler le sang de nombreux Allemands courageux. Ces soldats ne rentreront plus chez eux. Des familles ont perdu leur père et des fiancées leur futur mari. Il nous faut remplacer une telle perte de précieux sang allemand. La victoire finale n'est assurée que si le fleuve sacré du sang allemand se renouvelle. C'est là le devoir de la SS, la troupe d'élite du Führer. Il nous faut donner au Führer des enfants, permettre au fleuve du sang allemand de s'écouler de nouveau. Beaucoup de nobles filles de la nation sont prêtes à servir de cette façon la patrie. Chaque soldat SS qui a l'intention d'agir en ce sens aura une permission spéciale à cet effet. L'État prendra en charge les frais et chaque père recevra une gratification de 1 000 Reichsmark. »

Pendant la lecture et longtemps après encore, il régna un silence consterné parmi les auditeurs. Personne ne bougea. L'absence de bruit était oppressante. À la question : « Qui est prêt à demander une telle permission ? », personne ne répondit. Les soldats restaient là sans rien dire, mais on pouvait lire leurs pensées sur leurs visages. Puis on demanda : « Où sont les séminaristes ? » Nous nous levâmes. On me demanda sans ambages mon opinion. Je répondis : « Mon commandant, en tant que soldat, je n'ai pas d'opinion personnelle à avoir !

– Vous êtes donc d'accord avec cette invitation ? »

Le rouge me monta au visage : « Depuis que je suis soldat, j'ai uniquement entendu qu'il faut exécuter tous les ordres, de quelque nature qu'ils soient ! » La compagnie éclata d'un rire bruyant. On me dit plus tard qu'en disant ces mots, j'arborais une expression non équivoque.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fois quelle bête pouvait se tapir en l'homme.

Dès le début des combats, le lourd poste de radio que je devais traîner fut mis hors service par une rafale de mitrailleuse. Les tirs d'artillerie ininterrompus déchiquetèrent en un instant toutes les lignes téléphoniques que nous avions installées. Je n'avais donc littéralement plus rien à faire. Je ne possédais qu'un pistolet, pas de fusil, et je n'étais pas disposé à prendre part aux combats. Jamais, d'ailleurs, par la suite je ne me suis servi d'une arme. Je voulais être prêtre. Pour moi, tuer n'était pas compatible avec cette vocation. Assis sans rien faire dans mon abri, j'entendais les appels au secours des blessés. Ils criaient à fendre l'âme, mais alors qu'ils gisaient là sous les tirs, les quelques infirmiers que nous avions encore (les autres étaient morts ou blessés) n'osaient pas leur porter secours. À un moment, je n'y tins plus et je courus sur la ligne de combat. C'était une course à la mort, comme on me le dit après coup. À droite et à gauche, devant, derrière, ce n'était qu'explosions d'obus et salves de mitrailleuses. J'ignore comment je traversai tout cela. Pourtant, je réussis à plusieurs reprises à ramener les blessés du milieu de cette tourmente – avec l'ennemi à trois cents mètres de nous. Le soir, le commandant me promut caporal au feu pour bravoure face à l'ennemi, selon ses propres termes. Il regrettait de ne pouvoir me donner la Croix de fer, mais je comprendrais sûrement, disait-il, pourquoi ce n'était pas possible...

Les combats forcèrent l'adversaire au repli. Nous n'avions d'autre choix que de le talonner, à marche forcée. Les villages traversés étaient abandonnés. Le bétail, dans les prés, beuglait douloureusement. Personne ne pouvant traire les vaches, elles ne tardaient pas à mourir. Elles gisaient un peu partout. Parfois, nous approchions de si près l'adversaire que nous mangions les

poulets qui venaient d'être rôtis à la broche. Lorsque les combats cessèrent, de nombreuses pièces d'artillerie inutilisées, encore emballées, avec des piles inentamées de munitions tombèrent entre nos mains.

Au bout de quelques jours ce fut l'armistice, qui marqua le début d'une longue période de calme et d'attente. On fit à nouveau appel à moi de façon intensive comme interprète. Les routes étaient encombrées de réfugiés qui retournaient par vagues dans leurs villes et leurs villages, en grande partie détruits. Grande était la misère, et le chaos gigantesque, ce qui donnait aussi beaucoup d'occasions d'apporter aide et consolation. Toujours sur les routes, j'en profitais pour visiter les églises et demander aux curés la sainte communion. Il n'était pas facile de convaincre ces hommes traumatisés par tant d'horreurs traversées que l'uniforme SS camouflait un franciscain, et non un nazi. Ces rencontres étaient pour moi une véritable expérience spirituelle. J'y appris à connaître tant de bons prêtres d'une pauvreté extrême, et pourtant si pieux ! Et j'ai pu en aider beaucoup à de nombreux égards.

Nous étions logés dans la localité de Vaux-sur-Blaise. Le curé était un homme particulièrement aimable. Plus qu'aucun autre, il avait besoin d'aide. Le 14 juillet, jour de la fête nationale en France (ce que j'ignorais), l'église était remplie de femmes et de jeunes filles, d'enfants et de quelques hommes âgés. Les plus jeunes n'étaient pas encore revenus de la guerre, ou bien ils étaient prisonniers. Nous étions six « théologiens » à assister à la messe en uniforme SS. Mais les gens nous connaissaient et savaient qui nous étions. À la tribune, des jeunes filles chantaient la VIII^e messe grégorienne en latin. C'était faux et sinistre. N'y tenant plus, nous sommes montés à la tribune et, de nos voix puissantes, avons chanté par cœur, à

partir du Gloria, les chants de la messe. Ce fut pour nous comme pour les Français une joyeuse expérience. Le curé nous remercia, la gorge serrée par l'émotion.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Au quartier général, quand on sut que nous avions chanté à la messe le jour de la fête nationale française, celui-là même qui avait mouchardé osa vociférer le lendemain matin devant tout le monde : « Traîtres à la nation ! Chanter pour l'ennemi le jour de la fête nationale ! Vous êtes la honte des Waffen-SS. Vous n'allez pas vous en tirer comme ça ! » Il fallait réagir et, sans y être invité, je m'écriai avec force : « Monsieur le sergent-major, apprenez que pour Dieu et pour l'Église catholique il n'y a pas de différence entre les Allemands et les Français, pas plus qu'entre les races. Nous sommes ses enfants, que l'on soit aryen ou Juif. » Il éclata : « Vous êtes des traîtres ! Je vais faire un rapport. La punition sera exemplaire. » Je repris sereinement : « Vous ne serez pas le seul à faire un rapport, moi aussi, je vais porter plainte au nom de mes camarades. Vos paroles ne vont pas rester sans conséquences ! »

Je rédigeai aussitôt un rapport salé à souhait et réclamai qu'il soit soumis au général, qui me connaissait bien, car comme interprète j'avais souvent eu affaire à lui. Sa réponse, que le sergent-major fut obligé de lire en présence de toute la troupe, fut pour nous un triomphe absolu. Le général y déclarait qu'il avait lui-même été témoin des propos du chef des SS Heinrich Himmler, quand celui-ci nous avait assuré que, comme étudiants en théologie, nous jouissions d'une totale liberté religieuse au sein des SS. C'était à nous qu'il revenait de décider de quelle façon nous estimions devoir exercer nos obligations religieuses. Chacun de nous reçut une attestation écrite.

Ce document devait m'être d'une grande utilité. À l'époque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'arriver de plus heureux. Je partis sans la moindre escorte dans notre unité de réserve qui était stationnée à Roermond, en Hollande ; là je fus démobilisé de la SS. Mes camarades séminaristes durent suivre la division en Russie et sont presque tous tombés devant Leningrad. Comme me le narra un fidèle camarade qui, blessé, en réchappa, on les avait intentionnellement placés en première ligne... Si seulement ils avaient signé !

CHAPITRE V

Une question de vie ou de mort

C'est ainsi qu'après deux ans de service militaire, je fus renvoyé de la SS et reversé dans la Wehrmacht. Comme aucune date de renvoi ne figurait sur mes papiers militaires – un oubli, sans doute –, je pus entreprendre en toute tranquillité le voyage du retour vers Fulda. Je passai quelques jours de repos dans ma famille à Cologne. Quelques autres jours de retraite dans un monastère achevèrent de refaire mes forces. Puis, je retournai dans la même caserne où, deux ans auparavant, j'avais été mobilisé comme jeune recrue. Quelle ne fut pas ma surprise d'y retrouver presque tous les gradés qui, à l'époque, nous avaient si mal traités ! Mais en l'occurrence, je revenais comme soldat, je n'étais plus du tout un néophyte, tandis qu'eux n'avaient pas la moindre idée ni de la guerre ni, encore moins, du front. Je réfléchissais à un moyen de passer la guerre sans avoir à utiliser les armes. C'est alors qu'une occasion se présenta : le service sanitaire. Je me portai volontaire pour suivre la formation d'infirmier, et l'on me versa dans une unité médicale à Kassel. Quelques jours plus tard, on m'envoya dans la petite ville de Meiningen, en Thuringe, pour un cours de formation. Le séjour que j'y fis devait donner lieu à l'une des rencontres les plus importantes de toute ma vie jusqu'à aujourd'hui. Je me liai d'une amitié peu commune avec un camarade qui, comme moi, suivait la formation d'infirmier. Chaque jour, une fois le service terminé, à cinq heures du soir, je m'offrais une course d'endurance de vingt-cinq minutes jusqu'à l'église où, à six heures, le bon curé me donnait la communion. Chaque fois que j'étais sur le point de quitter l'église, j'apercevais, toujours assis au fond, un soldat vêtu du même uniforme que moi. Je crus de

mon devoir de m'approcher de lui et de lui dire qu'en tant que soldats, nous avons le droit de communier, même si nous n'étions pas à jeun. « Je ne suis pas catholique, mais de confession évangélique », me répondit-il. Abasourdi, je lui demandai : « Mais alors, pourquoi viens-tu dans une église catholique au lieu d'aller dans la tienne ?

– Elle est toujours fermée. Et même si elle était ouverte, je viendrais ici, car c'est ici seulement que le Seigneur est présent dans le Saint-Sacrement. »

Je restai sans voix. C'était la première fois que je rencontrais un chrétien évangélique qui, comme moi, croyait à la présence réelle du Christ au Saint-Sacrement de l'autel ! Par l'entremise de ce camarade, j'entrai en contact, pour me lier ensuite d'une profonde amitié, avec une communauté évangélique non loin de Bebra dont lui-même faisait partie depuis longtemps. Au cours des années qui suivirent, je ne manquai aucune occasion de passer mes jours de permission dans la communauté de frères et de sœurs dont la foi et la générosité m'impressionnèrent bien d'avantage que tout ce que j'avais pu expérimenter jusque-là dans nos monastères. Cette maison rayonnait d'une foi vivante dont émanait un fleuve de bénédiction et d'amour pour le monde entier. J'avais trouvé mon foyer spirituel sur terre. Les nombreux entretiens que j'y eus, l'amour chaleureux dont ces frères « dissidents » m'entouraient, et cette vie communautaire roborative, c'était là une expérience étonnante et toute nouvelle et un profond enrichissement pour le chrétien que j'étais. À travers cette rencontre de croyants d'une autre confession, je faisais mon premier apprentissage du respect des convictions religieuses d'autrui, une expérience qui devait s'avérer très précieuse pour la suite de mes activités dans tant d'autres pays de par le monde.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la plaine de l'Inn comblaient le corps et l'âme. Entre-temps, j'avais si bien recouvré mes forces que j'étais même capable de suivre des courses en montagne, dans le massif du Wilder Kaiser, jusqu'au sommet. C'est là que je vis pour la première fois de ma vie des edelweiss dans la nature. Et tout cela, je ne pus le vivre que grâce au docteur Drexl qui prétendait : « Vous n'êtes pas en état d'aller au front ! » Il se refusait à me laisser partir, bien que cela eût été possible depuis longtemps, car j'étais à nouveau en pleine santé.

Au beau milieu de cette belle période si inattendue, une triste nouvelle me parvint. Le père supérieur de mon monastère de Fulda, le Père Thaddäus Brunke, venait d'être interné au camp de concentration de Dachau. Je commis l'imprudence d'interroger le docteur Drexl dans le couloir à ce sujet : qu'était-ce donc qu'un camp de concentration ? Il inspecta les lieux d'un air soucieux, afin de vérifier que personne n'avait entendu ma question. Puis il me conduisit à son cabinet de consultation et me dit : « Je vous en supplie, soyez prudent ! Il est très dangereux d'évoquer ce sujet en public. » Se rendant à mes instances, il m'en raconta ce qu'il pouvait, mais m'enjoignit de respecter la plus stricte discrétion. « Et où se trouve donc ce camp de Dachau ? » m'enquis-je. En apprenant qu'il se situait non loin de Munich, je demandai une permission dans les jours qui suivirent pour aller voir mes confrères, sous prétexte que nous avions aussi une grande maison à Munich, le monastère Sainte-Anne. Je me rendis donc à Munich en train, mais pris immédiatement la correspondance pour Dachau.

Une première surprise m'y attendait : il y avait là des troupes entières de SS. Ils se tenaient devant des camions semblables à ceux des transports de bestiaux, les armes à la main. Je m'approchai un peu. J'entrevis alors à travers les étroites

fenêtres à barreaux des visages. Ce n'étaient donc pas du bétail que l'on transportait, mais des êtres humains. Comme j'étais sous-officier, décoré de la Croix de fer et autres distinctions, les SS n'osaient pas trop me manquer de respect, mais ils me firent bien comprendre qu'il me fallait m'éloigner. Je me rendis tout d'abord au presbytère afin de trouver le curé. Il fit montre de bien plus de circonspection et de défiance encore que les ecclésiastiques français quand je me tenais devant eux en uniforme de la SS. Je lui montrai mes papiers prouvant que j'étais franciscain, puis des photos me montrant en habit. Alors seulement il consentit à m'indiquer plus précisément où se situait le camp, mais rien de plus.

Après un trajet de vingt minutes sur une route où je ne croisai pas âme qui vive, j'aperçus des miradors surmontés de mitrailleuses, le tout ceint d'une haute muraille. Impossible de voir par-dessus ; de plus le grand porche était clos. Devant une petite porte annexe, un soldat de la SS montait la garde mais sans arme. Que faire ? Avant même que je ne m'en rende compte, celui-ci vint à ma rencontre, m'examina des pieds à la tête et s'écria : « Parbleu ! Goldmann ? Je rêve ou c'est bien toi ? » C'était le conducteur de mon véhicule des renseignements. Durant toute la campagne de France, c'était lui qui conduisait l'attelage, et souvent j'avais pris place à ses côtés sur le siège. Il s'appelait Arbogast, un nom rare et d'autant plus facile à retenir. Il était originaire de Prusse-Orientale et s'exprimait dans un dialecte à couper au couteau. À mon tour d'être stupéfait. « Arbogast ! mais que fais-tu là ? Où sont passés tes chevaux ?

– Les braves bêtes sont mortes, répondit-il un peu tristement. Maintenant, il faut que je vive sans chevaux et fasse le planton ici...

– Arbogast, je voudrais rentrer à l'intérieur, là !

– Impossible ! répliqua-t-il.

– Mais vous avez certainement le droit de recevoir des amis dans vos baraquements. Nous sommes quand même des amis, non ? Même plus, des camarades qui en ont vu de toutes les couleurs ensemble. Fais comme si j'étais ton invité ! »

Il dansait d'un pied sur l'autre, se demandant s'il était plausible d'avoir pour invité un sous-officier de la Wehrmacht. Il finit par décider de jouer le tout pour le tout.

Un soldat vint le remplacer. Nous passâmes la petite porte. Il y avait là tout d'abord un grand baraquement tout en longueur : l'administration. Nous entrâmes. Dans toute la longueur de la pièce, un grand nombre d'hommes assis à des tables, tous vêtus du même uniforme rayé, tous le crâne rasé. Je m'arrêtai à la première table, tandis qu'Arbogast se rendait tout au fond de la pièce. Je n'en croyais pas mes yeux : j'avais devant moi une figure comme jamais de ma vie je n'en avais vue. L'homme qui leva les yeux sur moi avait un visage très étroit à la peau presque translucide. L'éclat dont ses yeux brillaient était si doux qu'il en semblait surnaturel. Je n'avais encore jamais vu un aussi beau visage. Un instant, je songeai : « Si tu lui demandes son métier, il va te répondre : archange... » Je lui demandai à voix basse : « Que faisiez-vous dans le civil ? » Sa réponse vint tout aussi bas : « Professeur de philosophie des religions. » Sur son vêtement de toile était cousu un brassard dont je ne connaissais pas la signification. Mais avant même que je puisse poursuivre, Arbogast était de retour avec la permission de m'amener comme ami.

Nous sortîmes et passâmes un porche. Le fronton portait l'inscription : « Le travail rend libre. » Le porche donnait sur une large avenue desservant le camp ; à droite et à gauche, des baraquements s'étendaient à perte de vue. Une centaine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais il ajouta cette parole inattendue : « Nous avons déjà été en contact... » Je l'ignorais. « Et votre acquittement devant le tribunal de guerre à Kassel ? Qui, croyez-vous donc, vous a sorti de là ? » Il put contempler à loisir ma stupéfaction : c'était donc l'explication de ce revirement incompréhensible...

Le souffle court, je demandai :

« Faut-il tuer Hitler ?

– Il doit être supprimé d'une manière ou d'une autre !

– Monsieur von Trott, je suis catholique et j'ai prêté serment. Est-ce pour le rompre maintenant ? » Il s'approcha très près de moi :

« Nous sommes chrétiens, nous aussi. Et nous sommes allemands ! Nous avons maintes et maintes fois demandé devant la croix ce que nous devons faire. Mais parce que nous sommes chrétiens et allemands, il n'y a pas d'autre solution. Nous devons agir vite. Sinon, il sera trop tard. Je vous laisse réfléchir jusqu'à demain. »

Sur ces mots, il s'en retourna. Le lendemain, j'allai à Fulda soumettre la question à l'évêque, naturellement sans citer de nom. Il en savait bien plus que moi sur tous ces événements ! Il était donc initié lui aussi ! « Entrez dans le jeu. Aidez-nous », me dit-il.

Le même soir, à Imshausen, je revis von Trott. De nouveau, nous nous éloignâmes. Il me donna quelques messages à mémoriser, et deux noms : un destinataire à Paris, et un... à Rome ! J'étais sans voix. Je connaissais bien Paris, mais je n'avais encore jamais été à Rome. « Trouvez une occasion favorable, me dit-il, et n'oubliez pas les noms. » Les messages qui m'étaient confiés me semblaient parfaitement insignifiants. Mais mon interlocuteur me précisa qu'ils étaient soigneusement codés, et très importants. Je ne devais surtout pas essayer d'en

interpréter le contenu. J'avais seulement à transmettre les mots, en veillant toujours à garder parfaitement le secret.

Tout cela avait eu lieu au cours de l'automne précédent. À présent j'étais à Kassel, en état d'arrestation depuis trois jours, me demandant ce que j'avais encore bien pu faire. Le quatrième jour, un recommandé arriva de Berlin. Le capitaine me l'apporta en personne. Je l'ouvris devant lui. Il y était seulement dit : « Transfert à Pau immédiatement pour intervention spéciale. Doit se présenter à l'arrivée au commandant de la place. » Comme aucun de nous ne savait où se trouvait Pau et que nous supposions que c'était en France, on sortit la carte. Pau était juste à côté de... Lourdes ! sœur Solana avait-elle une connexion avec le haut commandement de la Wehrmacht ? Manifestement, les milieux qui collaboraient avec M. von Trott avaient appris que je devais partir en Russie et que, de ce fait, je ne pouvais plus servir leurs projets. J'allai donc à Pau, *via* Paris. Je tentai d'y rencontrer le monsieur dont le nom m'avait été indiqué ; il était malheureusement absent. Je dus repartir comme j'étais venu.

À Pau, je reçus la mission de mettre à profit mes connaissances en français, en écoutant les émissions qui venaient d'Afrique du Nord, le soir et la nuit surtout. J'avais donc beaucoup de temps libre dans la journée. À quelques kilomètres de là, Lourdes me tentait.

Au bout de quelques jours, je pus prier à la grotte des Apparitions. J'étais à Lourdes ! Marie n'aurait pas besoin de venir en Russie... La prédiction si pleine de foi de sœur Solana de Fulda s'accomplissait de manière inattendue, et si vite. Je lui écrivis aussitôt une carte, lui indiquant où j'étais. Elle répondit sur une carte ouverte... Ce fut un beau chahut ! À l'appel du matin, on m'apostropha : « Goldmann, vous avez une tante à

Fulda ? Ou une sœur ? » Devant mon visage étonné, l'adjudant-chef lut à haute voix : « *Cher Karl, merci de ta carte ! Sois courageux, continue à prier et ne pêche pas ! Sœur Solana.* » Toute la meute mugit de plaisir en entendant cette prose. Quant à moi, je mis toute mon énergie à la mettre en pratique. La porte du couvent franciscain me resta fermée malgré toutes mes demandes et attestations. Les frères avaient dû en voir sous l'Occupation allemande, pour être aussi méfiants ! Je pus tout de même me rendre chaque après-midi dans un couvent proche où il y avait adoration du Saint Sacrement. Après celle-ci, le bon prêtre me donnait la sainte communion. Les sœurs en étaient touchées, et sustentaient chaque fois le soldat ennemi que j'étais d'un bon repas français...

J'étais revenu à une vie douillette, et je me rendais assez souvent à Lourdes. Une nuit, je captai un message intéressant : « Français, tenez bon ! Votre libération est imminente ! Nous serons bientôt là ! » L'officier, à qui je remis cela le lendemain, rit et dit : « Vous rêvez. Où les Anglais et les Américains pourraient-ils débarquer ? Toutes les côtes sont sous notre contrôle. » Je n'en étais pas si sûr. Je me mis à réfléchir et à me demander où des troupes qui viendraient d'Afrique pourraient bien débarquer. Ce ne pouvait être qu'en Sicile ! Je me procurai au plus vite un cours de langue français-italien. Je potassais l'italien dès que j'avais une minute. Mes camarades se fichaient de moi : nous venions de recevoir l'équipement d'hiver pour la Russie. Ils m'agaçaient à me demander si la Russie était pour moi en Italie. Mais je ne me laissais pas troubler...

Le doute naquit, toutefois, lorsqu'on nous fit embarquer dans un train à destination de la Russie. Mais voilà qu'en cours de route, on prit soudain la direction de la Méditerranée : Nice, puis Gênes. Là, on s'arrêta. Nous dûmes rendre notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faire ? Dans mon trouble, je lui dis d'apporter son sceau et de quoi écrire. Alors, il ressortit. Je laissai l'évêque reprendre sa place entre les deux messieurs, lui commandai d'établir les papiers et ordonnai au soldat de les surveiller tous les trois, tandis que je filais avec la voiture à l'église, en bas du village, raconter au vieux prêtre que j'avais sorti mon pistolet contre l'évêque, en lui expliquant la raison de mon acte. Il dit en souriant : « Ce que vous avez fait n'est pas péché, mais vertu ! » Soulagé, je remontai et reçus de l'évêque la lettre suivante qui m'habilitait à prendre avec moi la sainte hostie, et à la distribuer :

CURIA VESCOVILE
PATTI

Patti, le 4 août 1943

Compte tenu de la situation exceptionnelle et en vertu des pouvoirs extraordinaires que nous avons reçus du Saint-Siège, nous autorisons les clercs catholiques de la 29^e division de chars allemande à porter, avec tout le respect voulu, la sainte communion à leurs camarades, en particulier aux blessés.

Angelo, évêque

C'était plus que je n'avais osé espérer. Je remerciai sincèrement l'évêque et lui demandai son pardon. Il se montra compréhensif. Au moment de prendre congé, il avait les larmes aux yeux. Était-ce de soulagement à la vue du départ de ce dangereux Allemand qui le quittait sans avoir fait usage de son pistolet ?

CHAPITRE VIII

Commando pour le ciel

Depuis la maison de l'évêque, sur la hauteur de Patti, je retournai plein de joie au couvent situé en contrebas. Les frères me donnèrent une custode en argent contenant des hosties consacrées. À partir de ce jour-là, et pendant six mois, je fus presque constamment uni au Seigneur dans le Saint Sacrement, que je portais sur moi. Ce fut la source de bien des choses étonnantes.

Quand je fus revenu au poste de secours derrière le front, le premier à recevoir la sainte communion fut Hans Schmidt, qui m'avait donné l'idée d'aller chercher le viatique. Naturellement, il fut aussi surpris que moi que ce ne soit pas un prêtre qui apporte ce précieux don...

À peine lui avais-je raconté l'histoire qu'une estafette arriva à vive allure sur sa moto : l'ennemi attaquait. La 9^e compagnie tenait encore bon de l'autre côté du pont mais elle subissait des pertes importantes, et elle avait besoin d'une assistance médicale. Le très jeune médecin qui nous avait été dévolu deux jours plus tôt, extrêmement sympathique, frais émoulu de la Faculté et n'ayant pas la moindre idée du service au front, estimait impossible de rejoindre la 9^e compagnie par les lacets qui conduisaient dans la vallée, au milieu des tirs ennemis ininterrompus. De fait, nous nommions de telles interventions « commandos pour le ciel ».

Les appels à l'aide désespérés de la 9^e compagnie arrivèrent ensuite par radio : plus de la moitié des soldats étaient morts, beaucoup étaient gravement blessés. Je demandai à mon chauffeur, un caporal qui en avait vu de toutes les couleurs, s'il

était prêt à tenter une sortie avec moi. « Pas de problème », fit-il. Je me communiaï, car j'avais conscience que cette virée pourrait aisément nous mener à la mort. En faisant le tour du rocher qui nous protégeait, je vis le village au fond de la vallée, complètement dévasté. La route en lacets qui y descendait était entièrement dans la zone de feu de l'ennemi, positionné sur le versant opposé. Il était donc plus qu'incertain que nous puissions arriver jusque dans la vallée. Mais là-bas, de l'autre côté du pont, nos camarades, qu'on pouvait encore sauver, perdaient leur sang. Quand je dis au jeune médecin que j'allais y aller, il me répondit : « Je ne peux pas vous dire : "Au revoir" ! »

Mon chauffeur choisit l'un des camions découverts qui faisaient partie de notre butin ; cela valait mieux que l'étroit véhicule sanitaire. Je devais me cramponner, debout derrière la cabine du conducteur. Il démarra en trombe. À peine avions-nous contourné la pointe du rocher que la fusillade commença. Les nombreux tournants et lacets nous protégeaient un peu, ainsi d'ailleurs que la conduite incroyable de mon fidèle acolyte. Je ne sais comment, à une telle allure et sur une route pareille, il pouvait maintenir ce gros véhicule et éviter qu'il ne se renverse. À droite et à gauche, devant, derrière, les obus pleuvaient. Je me cramponnais de toutes mes forces de la main gauche à la barre de fer située au-dessus de la cabine du chauffeur, en agitant frénétiquement le drapeau de la Croix-Rouge de la main droite. À la moitié du trajet, le feu cessa soudain. Ils avaient reconnu le drapeau et, en gentlemen, suspendu les tirs. Cela devait se produire encore souvent au cours de combats ultérieurs. Tout le front devint calme. La voiture s'arrêta derrière le mur d'une maison détruite. La question était maintenant de savoir comment j'allais traverser le pont. Prudemment, je m'assurai que trois nids de mitrailleuses de la 9^e compagnie étaient en position au-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE X

Repli

Peu après, nous reçûmes l'ordre de faire feu depuis des collines situées derrière une petite ville, afin de retenir l'ennemi. Le seul pont partant de la ville et conduisant au-dessus de la vallée avait déjà sauté. Cela semblait donc être un point stratégique favorable. Lorsque les habitants s'aperçurent que nous prenions position, ils s'enfuirent au sud, dans les montagnes. On ne voyait plus, dans les rues, ou bien assis devant leurs maisons, que quelques vieux et quelques malades. L'église était déjà un peu endommagée, sans doute à cause des bombardements. En entrant, je vis un très beau chemin de croix, mais la cinquième station manquait. Le vitrail, au-dessus, était détruit. Revenu sur la place de l'église, j'aperçus un ecclésiastique d'un certain âge qui, semblant indifférent à tout ce qui se passait, faisait les cent pas en disant son bréviaire. Je le saluai et lui expliquai qu'il y aurait dans peu de temps des combats ici même et qu'il était plus sage de fuir dans les montagnes, avec les enfants de la paroisse. Il comprit fort bien mes paroles, mais ne répondit rien et continua simplement à prier. J'insistai, lui demandant de prendre ses ouailles en considération. Qu'il revienne ici après les combats s'il le voulait, mais qu'il sauve sa peau en attendant. Restant sans mot dire, il me prit soudain par la main, comme un enfant, et m'emmena chez lui. Là, je vis la cinquième station du chemin de croix. C'est lui qui l'avait retirée de l'église. Alors, il m'adressa la parole. « Voyez-vous, celui-là, c'est Simon. Il n'a pas pu s'échapper. Il a dû aller jusqu'à la croix. Aujourd'hui, Simon, c'est moi. Je n'ai pas non plus le droit de m'échapper. Je dois porter ma croix ici, avec les vieux et les malades. *Simone sono*

io. » Parole précieuse, que je n'oublierais jamais. Dans la pièce, je vis le tableau de saint François, fondateur de l'Ordre. Lorsque je lui dis que j'étais franciscain, il me regarda, dubitatif ; mais des photos en habit et quelques attestations dissipèrent sa méfiance. Il me confia qu'il était membre du Tiers-Ordre. Deux franciscains, frères du patron de la paix, se rencontraient. Je reçus sa bénédiction, enrichi d'une belle expérience.

Là-dessus, à ma grande joie, j'eus l'ordre de prendre position plus à l'est. La ville de ce bon pasteur allait donc être épargnée.

Une fois de plus, il fallut, avec le reste de nos troupes, soit moins d'un millier d'hommes, plus une batterie de pièces d'artillerie antiaérienne, nous cacher dans un grand et très long tunnel de chemin de fer, afin que les lourds navires de guerre au mouillage ne puissent nous atteindre. Mais nous ignorions qu'au même moment, à quelque cinq kilomètres de nous, sur cette unique route de repli en direction de Messine, l'adversaire avait débarqué avec ses troupes, muni d'armes lourdes qu'il avait mises en batterie sur une hauteur dominant la route. Lorsqu'à la tombée du jour, notre avant-garde voulut approcher la hauteur occupée, elle essuya des tirs et subit de lourdes pertes. Nous nous retirâmes dans le tunnel. Au milieu de tous les blessés (certains grièvement), j'étais débordé. L'ennemi avait donc coupé notre itinéraire de repli. Le commandant de la batterie d'artillerie antiaérienne prit le commandement. Il était encore jeune, mais les nombreuses décorations et distinctions ornant son uniforme témoignaient de nombreux faits d'armes. La 11^e compagnie allait avancer à la faveur de l'obscurité pour tenter de libérer le passage vers Messine. Toutes les autres furent réparties dans les camions et les véhicules chenillés. La défense antiaérienne installa des pièces d'artillerie l'une derrière

l'autre sur la route, avec force munitions. Les canonnières se tenaient prêts. Je fus très impressionné par la rapidité des préparatifs. À minuit, ils étaient achevés. Alors, la 11^e compagnie entama sa progression. Elle fut bientôt immobilisée sous le feu de l'ennemi qui, largement supérieur en nombre, tirait de toutes parts depuis la hauteur qu'il occupait. Mais maintenant que les positions des tirs étaient claires, notre défense antiaérienne se mit en action. J'étais stupéfait de voir la vitesse à laquelle ils tiraient. Les canonnières avaient une excellente formation, et des munitions plus qu'il n'en fallait.

Un bombardement intense s'abattit sur l'adversaire qui, surpris, fit taire ses propres batteries en peu de temps. Notre convoi s'ébranla à nouveau. Les véhicules où se trouvaient les soldats partirent les premiers. Ils dévalèrent la route côtière, gênés seulement par un tir peu nourri de l'ennemi. Les canons antiaériens, qui avaient tiré sans interruption pour tenir l'adversaire en échec, fermaient la marche. Mes blessés et moi étions avec la défense antiaérienne. Les lourds véhicules chenillés couvraient le bruit des combats mais non, hélas, les cris affreux de ceux qui, amis ou ennemis, étaient broyés sur leur passage. Le trajet fut horrible. Pour nous sauver, il fallait nous frayer impitoyablement un chemin, sans nous préoccuper de qui nous blessions ou tuions. Les hommes qui avaient survécu au feu de l'ennemi étaient écrasés sous les chenilles des véhicules de leurs propres camarades ! Les hurlements à la mort de ces malheureux étaient déchirants.

Nous étions passés. Nous nous engageâmes sur un viaduc en contrebas. Les sapeurs le firent sauter aussitôt après pour que l'ennemi ne puisse nous pourchasser. Le commandant de la défense antiaérienne reçut la croix de Chevalier pour ce fait d'armes. Mais quelle quantité de sang y était collée !...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

finis par frapper vigoureusement à la porte qui, à côté de l'église, devait donner sur le cloître. Enfin, une voix à l'intérieur demanda qui pouvait bien frapper ainsi « en pleine nuit ». On ouvrit. Un moine en drôle de vêtement de nuit, le frère portier, sans doute, parut devant moi. Voyant un soldat allemand, il recula. Je le rassurai et lui demandai si je pouvais me confesser et recevoir la communion. Méfiant, il me laissa entrer, disparut aussitôt et ressortit de sa cellule, qui était près de la porte, en habit dominicain. Il m'emmena à la sacristie où, quelques instants après, parut un vieux prêtre, quelque peu surpris de voir un soldat demandant à se confesser. Cela fait, il commença à dire la sainte messe devant un autel latéral et je m'agenouillai comme servant d'autel. Au moment de la communion, trente ou quarante tout jeunes moines pénétrèrent par une porte latérale. Ils étaient étudiants dans un couvent du nord de la Calabre et s'étaient réfugiés avant la guerre en ce lieu paisible dans la montagne. Ils étaient bouche bée en me voyant ainsi recevoir la sainte communion. Quel spectacle que cet immense soldat allemand en uniforme avec ses décorations ! Tandis que je restais prier dans un coin, les jeunes moines assistèrent à leur messe qui, à mon sens, fut étonnamment rapide. Un aimable père arriva alors, le prieur manifestement, qui m'invita à une tasse de café matinale. Toute la « troupe » suivit vers le réfectoire, plutôt vétuste, construit des siècles auparavant. Je me sentais si bien chez ces frères, avec un bon café au lait, du beurre et du fromage ! On me pria de parler un peu de la guerre, dont ces jeunes religieux n'avaient évidemment aucune idée. Suspendus à mes lèvres, ils écoutèrent ce que je leur racontai de la France, de la Russie et de l'Italie, en particulier de la Sicile. Et est-ce que je savais chanter ? Je leur offris volontiers une audition. Des chants italiens ne tardèrent pas à retentir à leur tour. L'un d'eux m'est resté en mémoire, dont le refrain était « mamma », repris

sur tous les tons de façon la plus mélodieuse...

Tout à coup, le portier apparut et s'adressa au prier. Celui-ci vint vers moi et me dit : « Vos camarades sont dehors ! » Cela ne me dit rien qui vaille ! J'épiaï prudemment par le guichet de la porte. Et je vis les « camarades », de l'autre côté. Des groupes d'Américains, arrivés par la vallée, étaient assis sur le parvis de l'église et se reposaient, se restaurant et tirant sur la cigarette. Une fois encore, j'étais pris au piège. Le prier me dit : « François et Dominique étaient amis ! » Il ordonna au plus grand des étudiants d'ôter son habit et, se tournant vers moi, me dit : « Partons en procession ! » Tous se rassemblèrent autour de moi pour qu'on ne voie pas mon uniforme et mes bottes dépassant sous la bure trop courte. J'étais le seul à n'avoir ni cheveux noirs ni tonsure, et je dépassais tous les autres. Le prier était en tête, suivis de tous les religieux, serrés autour de moi. Les Américains regardaient, quelques-uns se levèrent et crièrent : « *Hello, Father ! 'Morning, Father !* » Manifestement, cela s'adressait à moi et je répondis allègrement : « *'Morning, boys ! God bless you !* » Notre « procession » passa donc devant les Américains, puis tourna et fut soustraite à leurs regards, derrière les arbres. J'ôtai l'habit, remerciai mes hôtes et escaladai la montagne. Le gros chien était toujours là. Arrivé en haut, haletant mais heureux, car j'avais à nouveau des hosties avec moi, je vis que ma section était partie. Mais mon fidèle chauffeur m'avait attendu. Il dit : « Pour être honnête, quand j'ai vu arriver les Américains, j'ai eu envie de partir, car cette fois ça pouvait mal tourner, ça commençait à être limite. » Il rit quand je lui racontai sous quel pieux déguisement j'avais réalisé cet exploit, grâce à la sollicitude et à l'amour des fils de saint Dominique ! Nous sommes repartis. Heureusement, nous avons pu rejoindre notre section juste avant que les sapeurs ne fassent

sauter un autre pont.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

absolument impossible » ! Sur ce, il reprit sa marche devant moi. Si la situation n'avait pas été aussi désespérée, j'aurais éclaté de rire devant ce petit prélat rondelet, qui clamait au-dessus de moi, impérial : « *Impossibile !* » comme s'il se prenait pour César.

Nous entrâmes dans une grande pièce dont les murs étaient ornés de nombreux tableaux et le sol recouvert de grands tapis. Deux gardes suisses se tenaient sur le seuil d'une porte, avec leurs hallebardes. Le prélat s'arrêta et me dit, tranchant : « Vous avez compris : le Saint-Père ne veut rien savoir de la dernière demande. »

Cette fois, je fus piqué au vif : « Enfin qui, ici, décide de ce que le Saint-Père veut entendre ? Est-ce vous ou lui ? C'est lui seul ! *Et moi !* » J'avais tonné si fort que les deux gardes s'approchèrent. J'ajoutai, hors de moi : « Je dirai ce que j'ai à dire, quoi que vous en pensiez ! » À ces mots, le visage de mon prélat devint froid et absent. Il fit mine de regarder sa montre et dit, sur un ton désolé : « Oh, il est déjà onze heures passées ! L'audience se termine à 11 heures aujourd'hui. Je suis désolé. Vous reviendrez demain. »

C'en était trop. J'étais hors de moi : « Je suis franciscain, mais je suis aussi soldat allemand. Demain matin, je retourne sur le front, et là-bas, il n'y a pas de pape. C'est aujourd'hui, maintenant, que je dois voir le Saint-Père. C'est lui-même qui a dit au conseiller de la légation de l'ambassade d'Allemagne que je pouvais le rencontrer.

– Je regrette, il faut que vous partiez. »

Alors, je pris un ton avec lequel personne, sûrement, n'avait jamais parlé à ce monsieur : « Il n'en est pas question. Si vous continuez à vous opposer à ce que je le voie, je me verrai obligé d'utiliser la force pour entrer là où le Saint-Père m'attend. » Je portai la main à une poche de mon habit. Je n'avais pas de

pistolet sur moi, mais le prélat me regarda effaré. Une arme contre les hallebardes des gardes suisses, cela pouvait mal finir. Un instant désarçonné, il finit par me dire : « Attendez un instant, je vous prie. Je vais voir si le Saint-Père est disposé à vous recevoir – bien que l’audience soit terminée. »

Il revint au bout de quelques minutes et m’invita à entrer. J’arrivai dans la salle d’audience et, à ma surprise, je vis quarante à cinquante personnes, rien que des femmes et des enfants. Les dames étaient en noir, voilées. Ce n’était pas du tout la fin de l’audience. Je me plaçai à la fin de la file, et j’attendis.

La haute silhouette de Pie XII apparut sur le seuil de la porte. Tout le monde s’agenouilla, et je fis de même, bien que j’aie pour principe de ne pas m’agenouiller devant les hommes. Je pensai soudain à la petite Thérèse de Lisieux, qui avait sollicité auprès du pape Léon XIII la permission d’entrer au Carmel. À elle aussi, on avait défendu de faire cette demande, mais elle avait tout de même osé. Je fis le vœu, à cet instant, de me rendre sur sa tombe si elle m’aidait maintenant. Le Saint-Père prononça quelques mots de consolation et d’exhortation au courage. Les personnes présentes étaient en grande partie des veuves de guerre. Il alla de l’une à l’autre, paisiblement, écoutant patiemment leurs peines et leurs plaintes, bénissant les enfants et les prenant dans les bras. C’était vraiment un père ! Mon prélat se tenait à côté de lui avec son livre rouge. Il avait effectivement tout consigné et annonçait le nom de chaque visiteur et le motif de sa visite. Enfin, il n’y eut plus que moi, le seul homme de l’assistance. Je transmis au pape les deux requêtes de l’évêque aux armées allemandes. Après une brève hésitation, et quelques mots avec un ecclésiastique de sa suite, la requête reçut son accord. Puis je transmis les salutations de

mes amis protestants en précisant qu'eux aussi priaient pour lui. Il était visiblement content et me pria de leur transmettre les salutations et la bénédiction du père de tous les chrétiens.

Puis je ne sus que dire. Il vit mon embarras : « *Ha lei ancora qualche cosa ?* (Avez-vous encore quelque chose sur le cœur ?)

– Oui, bien des choses, mais on m'a dit que vous ne voudriez pas en entendre parler.

– Qui vous a dit cela ?

– Monseigneur, ici présent. »

Il le regarda étonné, avec un brin d'amusement, me sembla-t-il. Il me dit alors : « À votre père, vous pouvez tout dire. » Ce fut comme une digue qui se rompait. Jusqu'alors, j'avais parlé en italien ; mais là, les phrases jaillissaient, bouillonnaient en allemand, langue que le pape connaissait parfaitement : « Saint Père, je suis soldat, et infirmier. Je participe depuis des mois aux opérations militaires les plus difficiles. Mais je ne tue personne. Je cherche seulement à sauver corps et âmes. Nous n'avons plus d'aumônier militaire, plus de messe, et les mourants ne peuvent pas se confesser. Je vous demande la permission de devenir prêtre, pour aider mes camarades à mourir.

– Vous êtes donc séminariste. Vous avez sûrement terminé toutes les études prescrites et avez les attestations sur vous ? »

Je dus jouer cartes sur table : « Saint Père, hélas, quand la guerre est arrivée, je venais de terminer la philosophie.

– Et la théologie ?

– Saint Père, j'ai un peu honte de le dire, mais je ne pourrai étudier la théologie qu'après la guerre, assurément avec la plus grande application. »

Il dit alors avec bonté : « Vous devez bien réaliser vous-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce qui suivit fut pire. Tous ceux qui pouvaient encore bouger affluèrent dans la dernière cave, qui ne faisait que deux mètres de haut, quatre mètres de long et moins de trois mètres de large. Un flot d'hommes, grièvement blessés et saisis d'une angoisse mortelle, se pressaient, se piétinaient les uns les autres, à s'étouffer. Ils étaient tellement serrés qu'ils remplirent finalement tout le volume, jusqu'en haut, saignant, criant, cherchant de l'air... Avec mon chauffeur, j'étais allé plusieurs fois récupérer, pendant les arrêts des tirs, ceux qui étaient encore en vie, et nous les traînions à l'intérieur. Nous n'avions pour cela que deux minutes entre les terribles explosions. Mais cette fois, l'espace était bondé et nous dûmes abandonner tous ceux qui gisaient encore dehors et criaient à l'aide. Ce fut la nuit la plus épouvantable que j'aie jamais vécue. Toutes les deux minutes – pendant des heures – des tirs, puis les appels suppliants des blessés, le râle des mourants, les cris pour demander à boire... À deux reprises, je m'étais risqué vers le puits. La première fois, je réussis à puiser un peu d'eau à la hâte ; mais la deuxième fois, le puits fut touché et s'effondra, le seau gisant à côté, troué comme une passoire.

Douleur, larmes, agonie... J'étais assis, adossé à la porte, avec le chauffeur et quatre autres soldats blessés. À chaque nouvelle explosion, nous nous jetions à plat ventre. Si seulement nous avions eu un peu d'eau pour les mourants qui se vidaient de leur sang, et que nous entendions crier et jurer, sans rien pouvoir faire pour eux.

Ces tourments infernaux se prolongèrent jusqu'à cinq heures du matin. Dans la cave, le calme s'était fait. Les uns après les autres, les hommes étaient morts. Nous n'étions plus que six survivants, qui nous tenions dans l'ouverture de la porte. Soudain ce fut le silence. Nous guettions d'autres impacts, mais

c'était fini. Je sortis et regardai en bas les bateaux qui nous avaient envoyé la mort. Devant la porte gisait le jeune opérateur radio dont l'appel avait... appelé la mort. Autour de lui, des dizaines de corps disloqués, des lambeaux de chairs arrachées, et partout les entonnoirs des lourds obus. Il n'y avait pratiquement plus d'hommes à enterrer. Et de toute façon, je n'avais plus la force de faire ce travail.

Terrible moisson de la mort !

CHAPITRE XIV

Prisonniers

Il n'y avait plus aucune vie à sauver. Nous devions songer à partir au plus vite. L'adversaire était seulement à deux kilomètres et il ne tarderait pas à se montrer. Deux des blessés, bien qu'ils ne fussent pas grièvement atteints, ne voulurent pas repartir avec nous. Je bandai leurs membres et les laissai sur ce lieu d'horreur. Les deux autres étaient blessés aux jambes. Eux voulaient tenter de rejoindre avec nous les lignes allemandes. Je sanglai l'un d'eux d'une attelle de fortune. À une allure d'escargot, soutenant les deux blessés, nous quittâmes le versant de la colline. La vallée était remplie d'eau à hauteur de quarante centimètres environ. Les obus avaient dû atteindre une nappe d'eau souterraine. Il fallut donc patauger jusqu'aux genoux.

Nous parvînmes à une courbe de la vallée, surplombée de rochers élevés. Nous y retrouvâmes le lieutenant et quelques sous-officiers, qui s'y étaient réfugiés dans une sorte de grotte dès le début du bombardement. Durant toute la nuit, ils avaient vu, angoissés, la colline de Massa Constanza se couvrir de centaines d'obus. Ils me regardèrent comme si j'étais un fantôme : « Mais d'où venez-vous donc ? » Je montrai du doigt la colline de la mort.

« Vous êtes restés là-bas toute la nuit ?

– Oui, dans votre cave. Seuls survivants, deux hommes là-haut, et nous quatre ici. Sinon, tous sont morts asphyxiés, noyés dans leur propre sang ou morts de soif. »

Il vint vers moi et voulut m'agrafer sa propre Croix de fer de première classe ; mais je le repoussai, rétorquant que je n'avais pas l'esprit à ça pour l'instant et qu'on verrait plus tard. Je ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de provisions. Pendant les deux heures de vol, il réussit l'exploit de tout avaler. Les Anglais présents s'étonnaient qu'un homme puisse manger autant à lui tout seul. Savaient-ils seulement quelles privations nous avons endurées depuis des semaines ?

...

Enfin, nous arrivâmes à Alger. Il fallut me porter. Mais dès que j'eus les pieds sur la terre ferme, mes nausées disparurent. Seule la faim me tenaillait. On se dirigea vers un petit village, sis sur une colline, du nom de Birkadem. Là, une espèce de prison servait à la détention préventive. On y était à l'étroit, mais c'était très propre. Elle était tenue par les Anglais. Les repas étaient d'une qualité que je ne connaissais pas, mais les rations étaient, hélas, minuscules. Elles ne suffisaient aucunement à assouvir notre appétit. Le savon, en revanche, était disponible à volonté. Avec un bain tous les jours, nous retrouvâmes bientôt allure humaine, du moins pour ce qui était du corps et de la tenue vestimentaire.

La cellule était exigüe, avec deux lits en fer séparés par un passage très étroit. Mis à part la demi-heure de promenade quotidienne dans une cour étroite, nous fûmes parqués dans cette pièce pendant deux mois. Il y eut plusieurs interrogatoires longs et épuisants. Mais, même au cours de ces interrogatoires, les officiers et les gardiens restaient extrêmement polis. Par ailleurs, ils faisaient leur possible pour nous aider. Seules nos demandes et même nos lettres de protestation en vue d'une alimentation plus abondante restaient sans réponse. En réalité, le commandant de la prison, quand il venait parfois nous rendre visite, s'amusait beaucoup de ce que nous ayons aussi faim. Il nous rajoutait parfois quelque chose, mais cela ne suffisait pas.

Deux mois dans une cellule étroite, sans livres, sans aucune distraction, voilà qui était de nature à entamer sérieusement

notre moral. Oubliés, le tumulte des combats, les cris des blessés et la mort omniprésente. Les journées, du matin jusqu'au soir, étaient d'une éprouvante monotonie. J'avais sur moi un petit Nouveau Testament en anglais, que j'avais pris dans la main du soldat noir mort près de Salerne. Chaque jour, pendant de longues heures, je lisais l'Écriture, et j'avais plus de temps que je n'en eus jamais pour la méditer. Dans la mesure où Hans s'y intéressait, j'essayai de la lui commenter. Mais bien qu'il fût catholique, le monde de la Parole de Dieu lui était étranger. Après l'école primaire, il avait été ouvrier d'usine pendant un court laps de temps avant d'être appelé sous les drapeaux. Mais je sentais bien à ses questions qu'il était tout à fait capable de cultiver son intelligence. Il n'avait simplement jamais exploité cette faculté jusqu'alors. Il était disposé à se former, et nous nous mêmes d'accord pour utiliser notre temps à une sorte de cours de perfectionnement qui devait être pour moi une expérience des plus intéressantes en la matière.

J'étais d'abord étonné que ma mémoire ait retenu aussi fidèlement tout ce que j'avais appris pendant mes années d'études. Au lycée de Fulda, on nous avait martelé la grammaire latine, de sorte que je pouvais encore débiter dans l'ordre les verbes irréguliers, et des dizaines d'exemples relatifs à la syntaxe et à ses exceptions. Je me mis donc à tout recopier sur des bouts de papier, que je donnais à Hans pour qu'il les mémorise. Or, à mon grand étonnement, chaque soir il était capable de les réciter par cœur ! Il avait une mémoire extraordinaire. Je composai un petit glossaire multilingue, comportant sur plusieurs colonnes le même mot en cinq ou six langues : un art que j'avais acquis en cours particuliers d'italien. Ce qui était particulièrement intéressant, c'était le lien entre les langues respectives. Qui sait, par exemple, que le mot allemand

Pferd (cheval) provient de trois racines : le grec *para*, le celte *redos* et le latin *equus* ? Je connaissais quelques rapprochements étymologiques de ce genre. Je ne cessais de m'étonner de l'avidité avec laquelle Hans se précipitait sur ces nouvelles sources de connaissance, qu'il assimilait jour après jour. Ses progrès étaient tels que j'avais peine à le suivre pour lui fournir matière à étudier.

Je pus me remémorer mes études de philosophie et m'étonnai moi-même de parvenir à consigner, sur des tas de bouts de papier, toute l'histoire de la philosophie, depuis les philosophes ioniens de la nature jusqu'à Nietzsche. J'avais particulièrement étudié saint Augustin. J'avais également entrepris un travail universitaire sur la philosophie existentielle moderne. Tout cela m'aidait à présent à fournir à Hans, avide d'apprendre, une histoire bien complète de la philosophie – eu égard au contexte à l'époque –, avec à l'appui de nombreuses citations allant du grec et du latin jusqu'au français.

J'y ajoutai les enseignements de la foi, que je puisais avant tout dans ma connaissance des Pères de l'Église, acquise en étudiant leurs écrits pendant plusieurs mois lorsque j'étais à l'hôpital de Rosenheim. Je peux dire que j'étais vraiment fier de cette moisson intellectuelle et spirituelle que je recueillais entre mes mains sous la forme de ce tas de petites feuilles rédigées en « pattes de mouche ». Mais il me fallait encore la transmettre à Hans. Attentif, posant beaucoup de questions, il n'était en revanche nullement d'accord avec mes conclusions, qui, naturellement, allaient dans le sens de la foi de l'Église. Nos discussions étaient parfois si vives que nous en venions presque aux mains. Mais je me retenais, ayant eu avec lui des expériences plutôt négatives dans ce domaine.

En effet, il avait proposé que nous fassions chaque jour –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme nous n'avions rien à déclarer à la douane – nous n'avions qu'un sac de linge minuscule comportant le strict nécessaire –, nous passâmes rapidement et nous nous retrouvâmes sur le sol marocain. Notre gardien nous conduisit vers une sorte de cage, comme je devais en connaître d'autres. Habituellement, leurs lourds barreaux de fer servaient à enfermer des animaux en attendant leur transfert. Mais il trouva que ce serait bien suffisant pour nous jusqu'au lendemain. Tout en marchant, nous passâmes à proximité d'un groupe important d'ouvriers sur la place de la gare. À ma surprise, ils parlaient allemand. Reconnaisant mon uniforme, ils devinrent comme enragés, et les dizaines qu'ils étaient nous encerclèrent tous les deux en vociférant contre ces Allemands qui les avaient chassés de leur patrie, l'Alsace, et qui, disaient-ils, avaient violé leurs femmes et leurs filles, et tué leurs enfants. C'était la première fois, et hélas ! pas la dernière, que j'entendais cela. Notre sergent-chef voulut les calmer, mais leur nombre grossissait, et le tumulte devint de plus en plus assourdissant. Tout à coup, notre gardien fut écarté et on nous traîna jusqu'à un réverbère. La foule criait : « Les nazis au poteau ! » On alla chercher une grosse corde. Mais comme elle était trop courte, on courut en chercher une plus longue, tandis que nous restions là, livrés sans merci à une foule de plus en plus furieuse.

Grâce à ma haute taille, je vis soudain à une quarantaine de mètres, sur une bicyclette, une silhouette blanche : c'était un prêtre. Je criai aussi fort que je pus, en français : « Mon père, un prêtre catholique va être pendu là ! » Le prêtre s'arrêta net et se hâta vers nous. À mon grand étonnement, je vis une série de décorations militaires sur sa soutane. C'était un Père blanc, un Suisse qui s'appelait le Père Eisele. J'allais apprendre qu'il était aussi aumônier militaire. Il ordonna aux hommes de le laisser

passer. Comme personne n'y était disposé, il sortit son pistolet et tira plusieurs fois en l'air. Les « bourreaux amateurs » reculèrent puis, après un moment, se rapprochèrent de nouveau pour s'emparer de nous. Mais le père sortit un sifflet à roulette de sa poche et lança de rapides appels, ce qui fit jaillir de la gare une bonne douzaine de soldats, armes à la main, accompagnés de notre sergent-chef. On nous amena dans la gare, pendant que le Père Eisele tenait la foule en respect avec son pistolet. Les soldats qui nous avaient sauvés étaient tous des Noirs, ainsi que leur sergent-chef. Ce dernier me demanda qui j'étais et où je voulais aller. Quand il apprit que je venais d'être ordonné, il s'agenouilla et me demanda de le bénir. La plupart de ses soldats l'imitèrent. Ils étaient catholiques. Je me fis la réflexion que la haine et la crainte révérencielle ne sont pas loin l'une de l'autre...

Dans la pièce voisine, quelqu'un téléphona brièvement. Puis une jeep apparut, dans laquelle on nous invita tous les deux à monter. Où cela allait-il nous mener ? Devant la gare la foule, menaçante, avait encore augmenté, mais les soldats assuraient notre sécurité, en sorte que seuls les cris de colère nous atteignaient. On arriva à une sorte de baraquement militaire où le prêtre et notre sentinelle nous remirent à la garde locale. Mais à peine ceux-ci eurent-ils disparu qu'on nous poussa sans ménagements dans une cour entourée d'une haute clôture, dans un environnement inimaginable.

Le long du grillage, sur un côté, il y avait une sorte de cabane en terre recouverte de paille. Des hommes, qui n'avaient presque plus figure humaine, étaient assis devant. Tous étaient à moitié nus, pour ne pas dire plus, occupés qu'ils étaient à retirer la vermine de leurs haillons. Une odeur abominable emplissait la cour. Les gens n'avaient sans doute plus vu d'eau depuis

longtemps, car ils étaient sales de la tête aux pieds, les cheveux enchevêtrés en une masse raide de crasse. Les cabanes étaient sans porte, avec des trous à peine suffisants pour des animaux. Nous regardions tous deux ces pauvres créatures avec épouvante. Quoi qu'ils aient pu commettre, on n'avait pas le droit de traiter ainsi des êtres humains.

Assis tout près de l'entrée verrouillée, nous vîmes quelques-unes de ces silhouettes affamées ramper vers nous. Bien qu'étant nous-mêmes amaigris et misérablement vêtus, nous étions correctement rasés et dans un uniforme propre, et offrions de ce seul fait un spectacle insolite. Nous avions posé nos deux paquets près de nous. Soudain, un immense gaillard qui me dépassait en taille s'élança sur nous et arracha mon paquet. Que faire ? L'homme avait vraiment l'air dangereux. Mais Hans n'était pas de cet avis. Avant que le voleur ne s'en aperçoive, il l'empoigna (bien qu'il fût beaucoup plus grand et plus lourd) et le souleva comme une plume, le fit virevolter en l'air et le lança, tel un lasso, sur la cabane devant laquelle il était assis juste avant. Il atterrit sur le sol en même temps que le toit de la cabane. Et Hans de rapporter mon paquet le plus tranquillement du monde. Tout cela se passa si vite que personne n'eut le temps de songer à venir en aide au grand costaud. Tous restaient bouche bée, assis devant leurs cabanes, tandis que l'agresseur tâtait ses os. Il n'osa plus faire un pas vers nous. Quant à nous, nous devinions qu'il serait impossible de passer ne serait-ce qu'une nuit en une telle compagnie. C'était à mon tour de faire évoluer la situation.

Au portail, je criai pour appeler la sentinelle. Mais c'est à peine si elle regarda par la fenêtre du poste de garde, éloigné d'une trentaine de mètres, et elle ne broncha pas. Hans vint me rejoindre et dit : « On force la porte. » Et il se mit aussitôt à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

changea donc de sujet : « Que pensez-vous pouvoir faire ici, au camp ? » Ce retour au vouvoiement était une première victoire.

Je répondis : « Célébrer le sacrifice de la messe, prêcher et annoncer le message du Christ à ceux qui voudront l'entendre ; enfin, dispenser les sacrements à tous ceux qui me le demanderont.

– Qui vous a donné mandat de venir ici ?

– Mon supérieur ecclésiastique.

– C'est-à-dire ?

– Le cardinal-archevêque d'Alger.

– Un Français ?

– Oui, un Français.

– Quoi ! Un sergent-chef allemand n'a pas honte de recevoir d'un ennemi du peuple allemand une "mission", comme vous dites – autrement dit des ordres !

– Vous êtes quelqu'un de cultivé. Vous devriez savoir que l'Église chrétienne est supranationale, et qu'en son sein Allemands et Français, Noirs et Juifs, tous sont égaux. »

Le chef du camp monta sur ses grands chevaux : « Nous ne connaissons que trop cette bande internationale et ses criminels. »

Tout à fait remonté, je lui répondis, non sans délectation : « Ce que vous dites est vraiment intéressant. Vous prétendez, en somme, que le Führer, qui ne se trompe jamais et qui est au-dessus de tout soupçon, a conclu un traité avec des criminels, un concordat qui protège sous une forme solennelle cette religion que vous qualifiez d'étrangère, et qui lui donne tous les privilèges possibles. Le Führer négocie donc avec des criminels ? Peut-on supposer cela de lui ! »

Il fallut quelques instants au chef pour me répondre :

« C'était une tactique politique du Führer. Il ne va pas tarder à la corriger.

– Bien ! Maintenant, vous rangez le Führer dans la catégorie des menteurs. Une telle politique serait vraiment criminelle. Parler ainsi du Führer pourrait devenir très dangereux pour vous. »

Ils étaient à nouveau à bout d'arguments. Les manœuvres mensongères du Führer m'avaient rendu service dans maintes discussions, où je feignais d'être persuadé de sa sincérité et de sa droiture. Je le prenais au mot, et on ne pouvait évidemment rien opposer à ses propos. Cela me faisait penser au *Jules César* de Shakespeare, où Marc Antoine répète simplement : « Mais Brutus est un homme honorable. » De telles paroles, prononcées ingénument, mais servies avec une ironie manifeste, leur clouaient le bec. Ils étaient désarmés par les propos mêmes de leur Führer bien-aimé.

Le chef du camp, voyant qu'il ne s'en était guère tiré à son avantage jusqu'ici, repartit à l'attaque : « Prenez garde ! Vous êtes ici en terre allemande. Vous ignorez peut-être encore comment on est forcé de traiter les ennemis de notre patrie. »

Je lui demandai froidement s'il avait déjà entendu parler de Dachau.

« Oui, de nom, mais personne ne sait rien de précis à ce sujet. »

Je sortis mon atout : « Eh bien, moi, j'y suis allé, et j'ai vu de mes yeux comment on traite ceux qui ont été déclarés ennemis de la patrie... Je vous ferai volontiers une conférence sur ce sujet. Non sur la philosophie, mais sur les crimes et les meurtres inimaginables engendrés par la philosophie nationale-socialiste. J'ai vu l'enfer de Dachau, que vous, vous ne connaissez que de nom. »

Cela les laissa perplexes. Que pouvaient-ils ajouter, à partir du moment où on abordait ce genre de choses tout à fait ouvertement ? Il ne restait qu'à changer de sujet une fois de plus. C'est pourquoi le chef de camp tonitrua : « Tout ce qui se fait et se dit dans ce camp allemand est entièrement sous mon commandement. Si donc vous voulez prêcher, vous devez me soumettre à l'avance par écrit ces sermons et tout ce que vous direz par ailleurs. »

Là, je me mis en colère : « Vous soumettre quoi ? mes sermons ? Avec votre formation, vous n'en comprendriez pas un mot. Vous êtes soldat d'active, à ce qu'on m'a dit. Moi, j'ai une formation universitaire et je parle sept langues. Et vous, combien de langues parlez-vous ? Soumettre mes sermons ! Laissez-moi rire. Même au pays, on n'exige pas cela. Là-bas, chaque religieux prêche sans aucune censure. Ce camp est-il plus allemand que l'Allemagne ? Je prêcherai exactement ce que je trouve juste. Si vous voulez être informé du contenu, venez entendre mes sermons. » Ce fut un éclat de rire, mais j'en vis deux qui ne riaient pas ; ils souriaient en se poussant du coude. Leur mine était plutôt encourageante. Je sus plus tard que, même au sein d'un tel groupe, se trouvaient des chrétiens loyaux. Ils avaient reçu les plus hautes distinctions au combat, qui leur avaient valu d'être admis à la direction du camp, où ils s'efforçaient constamment d'alléger le sort des prisonniers.

La question du sermon étant réglée, ils voulaient maintenant savoir si j'avais aussi l'intention de confesser.

« Bien entendu. Il y a sûrement des personnes ici qui ont besoin de se confesser. Je suis soldat depuis bien assez longtemps pour le savoir.

– Pour nous Allemands, il n'y a qu'un péché : la profanation de la race⁵. Il est puni de mort. Il n'admet pas de pardon, il n'y

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de voir encore des auditeurs dehors, devant les fenêtres, debout, persévérants. Mais eux étaient heureux et reconnaissants. Un vieux sergent d'état-major originaire de Westphalie me dit un jour : « Pourquoi ai-je dû attendre soixante ans avant de comprendre le sens de la messe ? » Le dimanche surtout, j'étais obligé de fractionner les hosties pour que tous puissent communier. Une centaine de personnes assistaient désormais régulièrement à la messe. Bientôt, les hommes voulurent plus que l'exhortation matinale. Ils demandaient une initiation plus approfondie au monde de la foi. J'y répondis d'abord en donnant le soir un deuxième sermon, plus long. La première série, intitulée « Les scandales de l'histoire de l'Église », dura plusieurs semaines. Les auditeurs remplissaient le baraquement presque jusqu'à la partie réservée à la communauté protestante. Ces causeries alimentaient les conversations des prisonniers. Ce qu'ils entendaient était pour eux tout à fait nouveau. D'excellents livres français, prêtés ou même offerts par l'aumônier de la garnison, m'aidaient à les préparer. Bien sûr, je devais passer chaque minute dont je disposais à étudier intensément. Mais la soif de mes nombreux auditeurs me donnait des ailes. Comme j'étais content de connaître le français ! Des groupes de soldats, inactifs et sans autre moyen de s'occuper, se rassemblaient, dans mon bureau d'abord, puis dans la salle où était célébrée la messe, pour suivre mes cours. Il n'est pas exagéré de dire que nous avons mis sur pied une véritable petite « faculté » de théologie. Plusieurs fois par semaine, les personnes intéressées se réunissaient pour étudier les Écritures. Je me souviens notamment avec délice de ces semaines où nous avons travaillé la lettre aux Romains verset par verset. Puis il y eut un cours d'histoire de l'Église, trois fois par semaine. Un autre cours, sur la liturgie, avait lieu également trois fois par semaine.

Un groupe qui travaillait la dogmatique catholique se réunissait cinq fois par semaine. Nous avions les gros manuels de Tanqueray, une véritable mine. Il y avait une forte demande concernant la théologie morale. D'un tempérament plutôt spéculatif, je connaissais peu cette matière, mais nous disposions de la meilleure littérature. Cela demandait beaucoup de temps passé à lire, mais ce fut une bénédiction pour nous tous. Enfin, on me demanda d'enseigner des rudiments de latin et de grec. À cette époque, la messe était encore en latin. J'avoue aujourd'hui que j'ai fait alors ce que le concile n'introduisit que plus tard : l'essentiel des prières de la messe en langue vernaculaire allemande.

Cela semble presque incroyable, mais, poussé par mes chrétiens enthousiastes, je réussissais à donner cinq heures de cours par semaine, et souvent davantage, dans chacune des matières. Plus tard, je fis aussi en sorte que l'on puisse passer de vrais examens, écrits et oraux. On pouvait voir alors la somme de connaissances que ces hommes avaient engrangée ! L'un d'eux, un ancien employé de banque, fut libéré après trois ans d'études intensives dans notre petite faculté. Sur ma recommandation, il fut admis à passer l'examen de religion à Munich en vue de la licence. Il fut le plus brillant de tous les candidats et fut aussitôt, sans plus de formation, nommé à un poste de professeur de religion.

Le cours d'histoire de l'Église fut suivi par une longue série de conférences sur le mariage.

Il faut dire que dans le camp, deux thèmes étaient constamment évoqués. Il s'agissait de deux réalités qui nous manquaient. Le premier était la nourriture. On rêvait, on se passionnait pendant des heures pour le bien manger ; le sujet était inépuisable. Plus la nourriture était insuffisante et

exécrable, plus on s'en préoccupait. Le pain était un mélange de farine, de sable et... de crottin de chameau ! On trempait dans l'eau ce « pain » lourd comme du ciment. Le sable se déposait et le fumier de chameau venait flotter à la surface. En enlevant le fumier avec beaucoup de précaution, on arrivait à extraire la farine qui se trouvait au milieu. On la lavait une fois ou deux, puis on la laissait sécher sur des tôles sous le soleil brûlant. Parmi les prisonniers, il y avait des artistes de la boulange qui parvenaient à produire une sorte de gâteau à partir de cette... matière. L'un de mes chrétiens, originaire d'Aix-la-Chapelle, s'y connaissait dans cet art culinaire et me procurait souvent ma nourriture, car je n'avais pas le temps de m'en occuper moi-même.

L'autre thème, tout aussi inépuisable, était la femme. Les soldats traversaient de longs mois sans en croiser une seule. Les conversations et l'imagination allaient bon train. Au cours de ma longue vie de soldat, j'avais acquis sur ce sujet suffisamment d'enseignements pratiques. D'excellents ouvrages de morale chrétienne m'aidèrent à préparer des sermons pour plusieurs mois. L'auditoire s'accroissait. Mes chrétiens me faisaient savoir, tout joyeux, que l'on entendait de moins en moins de conversations grossières au sujet des femmes dans les chambrées. Ils attribuaient cela à mes conférences : beaucoup, qui n'avaient pas osé s'exprimer jusqu'ici, commençaient à se dresser contre les habituelles obscénités. Les hommes s'éveillaient à leur propre dignité et n'acceptaient plus de laisser traîner dans la boue celle de leurs femmes et de leurs filles.

Après tout ce travail, Noël fut un temps de relâche. Bien qu'une partie des évolutions qui viennent d'être décrites ne se soit achevée qu'au cours de l'année suivante, trois mois d'activité intense, presque folle, avaient modifié le climat à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

preuve d'amour qui transcende les frontières et les nations, était plus efficace que tous mes sermons. Je voyais bien que beaucoup de ceux qui venaient prendre leur part de ces dons ne se sentaient guère séduits par la foi et la religion. Cependant, nous partageons avec chacun, sans distinction, car nous étions tous dans la même misère.

Mais cette visite chez les sœurs porta un fruit bien plus précieux encore. Je leur avais relaté les tourments du camp peuplé de nazis fanatiques, et de cette génération de jeunes Allemands si affreusement sacrifiée par ces années terribles. Elles prirent alors la décision de prier pour nous pendant l'adoration perpétuelle devant le Saint Sacrement. Cette intention de prière fut transmise à une dizaine d'autres couvents d'Afrique du Nord en sorte que partout, on priait pour nous. Les fruits furent visibles. Des hommes ne cessaient de venir me trouver, demandant à être entendus en confession, et même à rentrer dans l'Église après de nombreuses années d'une vie invraisemblable.

Il vaut la peine de relater maintenant la conversion d'un homme. C'était un nazi, et probablement le pire adversaire de l'Église dans tout le camp. Déjà en Allemagne il avait cette réputation.

Quelques mois avant ce premier voyage à Midelt, je m'étais rendu dans un groupe de travail dans l'Atlas sauvage. J'avais avec moi un gardien, un Berbère. Comme toujours lors de tels voyages, je portais mon habit franciscain. L'homme me raconta que dans la vallée où vivait son père, il y avait aussi un « marabout » (c'est-à-dire en fait un religieux) vêtu à peu près comme moi. Lui aussi avait une croix sur son vêtement. Je lui répondis qu'il devait faire erreur. À des centaines de kilomètres à la ronde, il n'y avait pas de « marabout ». Mais il insista. Il n'y

avait que deux à trois jours de trajet dans la montagne jusqu'aux tentes de son père. J'avais du temps. J'acceptai d'y aller. Après un trajet fatigant, par chemins périlleux et cols élevés, nous atteignîmes une vallée du nom de Kenifra. Ce qu'il traduisait par « vallée de l'enfer » parce qu'il faisait terriblement chaud dans cette cuvette enclavée entre les hautes montagnes. Ce lieu n'était vivable que grâce à la grande quantité d'eau fraîche qui descendait des sommets tout au long de l'année.

Après une nuit sous la tente grâce à l'hospitalité des Berbères, il me conduisit sur une hauteur assez éloignée du village. Au sommet s'élevait une muraille de pierres qui fermait une caverne, avec une lourde porte en bois. « La marabout est à l'intérieur », me dit mon accompagnateur.

« *La marabout ? C'est une femme ?* »

– Oui. » Je ne pus m'empêcher de rire. J'étais tombé dans le piège. Il avait voulu que je rende visite à sa famille, voilà tout. Bon, après un tel voyage, je pouvais bien aller voir ce qu'il en était de ce marabout version féminine...

Je frappai longtemps à la porte. Elle finit par s'ouvrir. Devant moi parut une petite religieuse en habit blanc. L'étonnement fut réciproque. Nous nous posâmes la même question : « Que faites-vous ici ? » Mon accompagnateur repartit dans la vallée. Quant à moi, je restai trois jours entiers dans l'ermitage. J'y vécus des choses peu ordinaires. La sœur occupait trois petites cavernes, de véritables habitations troglodytiques. La première caverne lui servait de salle de séjour, si l'on peut dire. Un lit – une planche avec une natte de paille et, en guise d'oreiller, une cale en bois –, un tabouret et une petite commode. La pièce centrale était une chapelle. Je fus étonné d'y voir brûler la veilleuse. Elle m'expliqua qu'elle avait reçu du pape Pie XII – que je connaissais bien ! – l'autorisation

de vivre en la présence continuelle du Seigneur, au sein d'un monde qui ignorait tout du Christ. Un prêtre, ermite au sommet de la montagne, descendait tous les deux mois et changeait l'hostie. J'étais un peu étonné mais je stoppai là mes interrogations, me souvenant de ma propre histoire avec le Saint-Père. La troisième caverne était vide. Il n'y avait que quelques peaux de chameau, qui allaient me servir de couchage. C'était déjà la fin de l'après-midi. La sœur fit une soupe très liquide. Nous parlâmes peu. Elle devait sentir que tout ceci me semblait un peu insolite. Éreinté, je ne tardai pas à m'allonger sur les couvertures de chameau et je m'endormis.

Le lendemain matin, après la messe, elle me proposa un petit-déjeuner frugal et s'excusa de devoir malheureusement s'absenter jusqu'au soir. Je passai la journée seul. Je me promenai, dormis, lus et priai.

En fin d'après-midi, elle rentra. Elle portait avec elle une odeur atroce. Toute la cour en était infectée. Elle me demanda de l'attendre encore un peu, le temps d'aller à la rivière. Elle revint après s'être baignée, changée et légèrement parfumée. Je n'appris que le lendemain qu'elle était infirmière et qu'elle travaillait dans les cavernes des lépreux situées dans la vallée.

Le deuxième jour s'acheva sans grande conversation et sans repas consistant. Mais ainsi vivent les ermites, pensai-je. Demain j'aurais à nouveau chez les Berbères hospitaliers de la bonne viande de mouton bien grasse et du couscous à profusion. Je n'étais pas vraiment fatigué, mais je m'allongeai bientôt sur ma couche. Je me réveillai vers minuit, car il faisait froid. J'avais faim. Je voulus lutter un peu contre le froid en bougeant, et j'allai dans la courette. À ma surprise, je vis le rideau de sa « chambre » ouvert et le « lit » vide. Où partait-elle ainsi en pleine nuit ? Mais la porte était verrouillée de l'intérieur. Je finis par la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

froid et tranchant sur ma peau, j'osais à peine respirer et dis à voix basse : « Je l'espère très fermement. » Alors il posa son sabre sur le côté, détacha son ceinturon et posa son casque par terre. Puis il enserra mes mains dans une poigne de fer et me dit dans un souffle : « Mon Père, je veux me confesser. » J'étais sans voix. Je pensai qu'il était devenu fou. Il saisit mes bras encore plus fermement, à me faire crier de douleur, et me pressa : « Confessez-moi ! Tout de suite !

– Ici, à Meknès, il y a plusieurs prêtres français qui sont là pour ça.

– Non, je veux me confesser à vous.

– Alors que vous allez me fusiller ?

– C'est justement parce que vous allez au ciel ! »

Il pleurait. Il n'avait plus osé se confesser depuis des années et voilà que le courage lui venait. Que fallait-il faire ? J'entendis sa longue confession. Puis je lui donnai l'absolution. Il me baisa les mains et m'avoua qu'il était bien convaincu de mon innocence, mais que l'ordre venait de plus haut.

J'avais encore deux hosties sur moi, que je pensais prendre juste avant l'exécution. Je l'invitai à communier avec moi. Il pouvait à peine se retenir de pleurer, et déclara qu'il était enfin en paix après tant d'années. L'émotion commençait à me gagner, moi qui ne suis pas spécialement un tendre...

J'entendis alors parler fort à l'extérieur. L'officier se saisit hâtivement de son ceinturon, remit le sabre dans son fourreau, et à peine avait-il enfilé son casque que la porte s'ouvrit. Je pus distinguer dans la pénombre quelques officiers qui lui parlaient avec vivacité. Dans mon état d'extrême fatigue, je ne compris pas leurs propos précipités. Ils ôtèrent la torche de son anneau, fermèrent la porte et me laissèrent seul dans la cellule. Je m'endormis, épuisé.

Ce n'est qu'au bout de quelques jours que le bon Père Bonaventure, rayonnant, me fit le récit de tout ce qui s'était passé. On avait téléphoné de Paris que le pape avait présenté à l'ambassadeur français à Rome Maritain une protestation par laquelle il s'élevait contre l'exécution prévue d'un soldat allemand qu'il avait lui-même recommandé à l'ordination. Suite à cet appel de Rome, le bureau de Paris chargé des prisonniers de guerre m'avait recherché et trouvé la nuit même de l'exécution !

Par la suite, j'appris également que la lettre en latin que j'avais écrite au pape en janvier à la fin de mon procès, dans laquelle je décrivais succinctement ma situation, et que j'avais fait passer en fraude grâce à un soldat de la garde, était arrivée en quelques jours jusqu'à Rome par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Elle avait dû parvenir au pape en mains propres et susciter son intervention *in extremis*.

Sans la longue confession de l'officier, cette intervention serait arrivée trop tard.

CHAPITRE XXI

Un contrat

L'amère expérience du procès de Meknès et son issue extraordinaire m'apportèrent la certitude intérieure, avec une force jamais ressentie jusqu'alors, que ma voie était la bonne. Je sus plus clairement que jamais que tout, quoi qu'il arrive, est appel à suivre Dieu fidèlement sur tous les chemins, fussent-ils de misère ou de souffrance. Cette assurance intérieure m'emplit de force et de courage.

Quelques jours après cet événement prodigieux, je fus transféré dans un très grand camp de prisonniers du nom de Ram-Ram, près de Marrakech. Là, je retrouvai le père qui, peu de temps auparavant, m'avait conseillé de prêcher sur le chemin de croix. Je passai avec lui une merveilleuse journée à des échanges spirituels. Le lendemain, le commandant me fit venir pour m'informer que je pourrais sous peu rentrer en Allemagne en ma qualité d'adjudant-infirmier pour accompagner un convoi de prisonniers malades. Je ne pouvais y croire. Et pourtant : je reçus de nouveaux... vieux vêtements et fus inspecté en détail. On fit l'inventaire de mon bagage – qui se réduisait à peu de chose...

J'aurais dû me douter que je me réjouissais trop tôt. N'étant pas encore bien remis de ma maladie, je fus envoyé dans un grand hôpital militaire pour prisonniers. Il était situé au sein d'une prison, mais du moins était-il bien équipé. Nous avions même de vrais lits. J'y passai le Carême et la Semaine sainte. La plupart des patients qui se trouvaient là étaient psychologiquement atteints, et même très perturbés. Pouvais-je être certain que leur esprit, qui avait tant souffert d'une si longue captivité, concevait la joyeuse nouvelle que je leur annonçais à Pâques ? Beaucoup

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'élevait une petite ville, entièrement française. Au moment où le train quittait les montagnes, on vit tout en bas, dans la vallée encaissée, un vaste camp de prisonniers. J'arrivais à destination. Mon sous-officier prit cordialement congé : il avait fait avec moi un très agréable voyage. Après m'avoir confié au garde du camp, il disparut. Avec mon habit, je fus d'abord reçu très poliment. Apparemment, aucune nouvelle me concernant n'était encore arrivée. L'interprète français se montra particulièrement aimable à la vue de la croix que je portais, qui me désignait comme aumônier militaire. J'attendis longtemps dans une pièce tandis qu'ils prenaient connaissance de mon dossier, remis par mon compagnon de voyage. Puis l'attaque commença : « Déshabillez-vous ! Cochon de nazi ! menteur ! Criminel ! Assassin SS ! » Leur fureur augmenta quand ils virent que je n'avais pas le tatouage des SS au bras gauche. Scène odieuse, féroce, pendant laquelle je fus insulté et même battu. Mais j'avais déjà vécu pire et je conservai tout mon calme. Et puis, que pouvais-je faire ? Dans le groupe des insulteurs, il y avait en particulier un caporal qui s'approchait jusqu'à se coller contre moi, et qui vociférait d'une manière éhontée. C'est alors que j'entendis, entre deux horreurs, les mots « grand séminaire » prononcés à voix basse. Je crus avoir mal entendu dans ce vacarme infernal. Se moquait-il de moi ? Car aussitôt après, il vitupérait de la façon la plus ordurière.

Je dus remettre mon uniforme. Il faisait forte impression car les sœurs l'avaient splendidement remis en état, avec les décorations épinglées aux bons endroits. J'étais redevenu un superbe adjudant-chef. Pour ces Français qui n'avaient pas combattu, j'avais l'air d'un redoutable guerrier. Mitraillette dans le dos, on me fit traverser tout le camp. Des centaines de soldats purent voir l'adjudant-chef allemand entrer dans la section

spéciale.

Cette section a été ce que j'ai vécu de plus terrible dans tout le temps de ma captivité. Loin des autres baraquements, à l'autre extrémité de ce camp immense, devant les écuries des chevaux, un long bâtiment abritait la section pénitentiaire. Tout autour, un espace qui ne faisait pas plus de quatre mètres pour que les détenus puissent se dégourdir. Le toit était fait d'épaisses feuilles de palmiers, le sol était de sable. En guise de lits, des couchettes en bois superposées sur deux niveaux sans matelas ni couverture. On couchait sur des planches ! De toute façon, il était inutile de songer à dormir. Les murs de torchis abritaient des légions de punaises et autres habitants auxquels on ne pouvait échapper qu'en s'installant dehors sur la terre nue pendant la nuit. Le repas était apporté dans trois grands baquets et ne consistait qu'en un mélange de restes. Pas de couverts pour manger, mais une sorte de boîte de conserve avec laquelle on allait à la pêche dans le baquet.

Le pire de tout, c'étaient les mouches. Je n'avais encore jamais imaginé ce qu'avait pu être cette plaie d'Égypte. Là, j'en fis l'expérience. De l'aube au crépuscule, elles balayaient les alentours en gros essaims, sans possibilité de nous y soustraire. Les chasser, gesticuler, était inutile. Elles vous harcelaient incessamment des pieds à la tête. C'était vraiment terrible, et bien pire que tous les autres insectes qui nous tourmentaient par ailleurs. Ces nuages de mouches provenaient des chevaux et des mulets de l'écurie, à une trentaine de mètres de là.

Il y avait aussi les serpents. Quelques jours après mon arrivée il y eut une averse, la première que j'aie connue depuis que j'étais en Afrique. Il pleuvait à seaux et les serpents tombaient du toit comme des fruits mûrs. Les Hongrois et les Tsiganes s'en saisissaient avec enthousiasme pour les faire rôtir.

La population du baraquement était tout à fait particulière. À part moi, il n'y avait que deux Allemands. Tous les autres, une cinquantaine environ, étaient ce que nous nommions dans la Wehrmacht des « Allemands du butin » : Allemands de Russie venant de Bessarabie et du territoire de la Volga. Ces pauvres hères ne craignaient qu'une chose : qu'on les livre aux Russes. Il y avait aussi quelques Tsiganes de Hongrie, des Estoniens, des Lettons, des Polonais et des Italiens, un Français du nom d'Yves Brandily et un Belge, Roger de Cooman. Je les cite car ils sont décédés depuis longtemps. J'ai correspondu amicalement avec eux durant de nombreuses années, jusqu'à la veille de leur disparition. C'étaient des cas particulièrement extraordinaires. Ils s'étaient engagés dans l'armée allemande pour lutter contre le communisme athée. Ils avaient été trompés, tout comme les soldats de la Légion bleue d'Espagne, dont deux membres étaient également avec nous dans la section pénitentiaire. En fin de compte, pas un seul des hommes qui étaient là n'avait été nazi ou n'avait eu quoi que ce soit à voir avec le nazisme. Tous étaient victimes du tragique imbroglio de la guerre. Quelques-uns avaient commis des actes graves, mais ce n'étaient pas des nazis.

J'arrivais donc dans cette illustre société en qualité de sergent-chef allemand, avec un uniforme propre et trois couvertures blanches comme neige ; en outre j'étais prêtre, j'avais une croix, mais aussi un brassard de la Croix-Rouge. Tout cela n'allait pas très bien ensemble ! On pensa donc que j'avais été mis là pour moucharder. Quand on s'aperçut que je parlais français et italien, je devins tout à fait suspect. Échanger avec moi fut jugé dangereux. Un mur de méfiance me séparait des autres. Comment le faire tomber ? Cela prit plusieurs jours. C'est quand j'étendis sur la terre, à l'extérieur, mes grandes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

études toutes les attestations de succès aux examens. L'examen final de pastorale se passa très bien : j'avais acquis dans les camps l'expérience nécessaire.

Je pouvais donc de nouveau exercer mon ministère, à ma plus grande joie. Pendant près d'un an, j'eus la grâce de seconder un vieux et saint curé. Le ministère paroissial proprement dit m'était encore tout à fait étranger et jusqu'alors je n'avais eu affaire qu'à des hommes. Le bon et sage curé me donna des conseils que je n'aurais pu souhaiter plus avisés.

Pendant cette période, on vint me chercher une bonne dizaine de fois – parfois en pleine nuit – pour me conduire à Wiesbaden, où j'étais interrogé par les Américains. Sur leur bureau se trouvaient des cartons arrivés de France, qui contenaient des documents émanant de moi ou me concernant. Je retrouvai avec étonnement mes prédications, soigneusement dactylographiées par les espions des camps. Ce n'est qu'en leur expliquant mon rôle dans l'attentat du 20 juillet que je pus les convaincre que je n'étais pas nazi. À partir de ce moment, ils me laissèrent tranquille ; cependant, je n'obtins pas l'autorisation de partir au Japon comme missionnaire. À l'époque, de tels voyages dépendaient encore de la décision des Américains.

Je travaillais donc là où l'on m'avait placé. Je m'occupais de la formation des jeunes étudiants qui se préparaient à être religieux et prêtres. En 1951, je partis à vélo avec dix de ces jeunes pour Rome. Le Saint-Père nous reçut à Castel Gandolfo. Avant de repartir chez nous avec la bénédiction du pape, je reçus une lettre de l'un de nos pères qui me connaissait depuis mon enfance, me demandant de m'arrêter au retour dans un couvent du sud de l'Allemagne dont je n'avais jamais entendu le nom. Je devais y rencontrer une certaine « sœur Véronique », que je ne connaissais pas davantage. Après de minutieuses recherches, je

trouvai l'endroit dans le Würtemberg, non loin de notre couvent de Sigmaringen, où je laissai mes jeunes gens se reposer. Je continuai seul pendant quarante kilomètres jusqu'à Saulgau, où nous avons aussi un couvent. Il n'y avait plus que huit kilomètres à parcourir pour arriver au vaste ensemble du couvent de Siessen, situé dans un cadre magnifique.

Quand je sonnai et que je prononçai mon nom, la sœur portière poussa un cri de joie, me laissa tout bonnement sur place et s'éloigna en hâte. La prieure accourut et se réjouit à son tour de me voir, m'avouant attendre ma visite depuis des années. Je crus à une méprise, car je n'avais jamais eu le moindre contact avec cette maison. Mais elle se contenta de sourire et dit : « Veuillez me suivre, et vous verrez vous-même quel lien vous unit à cette maison. »

Elle me conduisit jusqu'à un bâtiment aménagé en infirmerie. Sur la porte d'une chambre, on pouvait lire : « Sœur Véronique ». En entrant, je restai interloqué. Du lit où était couchée une sœur, très âgée me sembla-t-il, s'éleva toute une volée d'oiseaux qui allèrent se poser sur le rebord de la fenêtre et dans les branches d'un arbre voisin. Mais lorsque la sœur les appela, ils revinrent se poser sur son lit, sur sa cornette et sur ses mains. Le visage de la religieuse, marqué par la souffrance, rayonnait de joie.

À voix basse, pour ne pas effaroucher les oiseaux, je lui parlai du Père Bernardin qui m'avait envoyé ici pour une raison que j'ignorais. « Veuillez prendre place, vous allez tout savoir », dit-elle. Et c'est alors qu'elle me raconta une histoire magnifique, inimaginable.

Alors qu'elle était encore jeune religieuse, le Père Bernardin avait prêché une retraite dans son couvent. Il avait en particulier évoqué une famille nombreuse, qui ne comptait pas moins de

onze enfants. Dans cette famille, il y avait un petit garçon qui, sûrement, allait devenir franciscain un jour. Or, le père de ce garçon avait été muté de la petite ville de Fulda à Cologne, ce qui voulait dire que l'enfant allait être exposé à tous les dangers de la grande ville et qu'il allait risquer de perdre sa vocation à la vie religieuse. Il demanda alors si une sœur était prête à se sacrifier pour lui. Sœur Véronique s'y déclara disposée, avec l'accord de sa supérieure. Le père l'emmena aussitôt à la chapelle. Là, elle offrit solennellement au Cœur sacerdotal de Jésus tous ses sacrifices et souffrances à venir. Elle poursuivit : « Jusqu'alors, je n'avais jamais été vraiment malade. Mais peu de jours après ma promesse, je devins grabataire. Depuis plus de vingt ans je n'ai pas quitté le lit. Quelle joie fut la mienne lorsqu'un jour j'appris enfin que Dieu avait agréé mon offrande et que le petit garçon était devenu prêtre ! Depuis, je prie pour voir le "prêtre de mon sacrifice" avant ma mort. Comme Dieu est bon d'avoir exaucé ma prière et de me permettre de vous voir franciscain devant moi aujourd'hui ! »

Je restai assis là et n'eus pas honte de verser des larmes. La prieure me raconta par la suite les nombreuses et graves opérations que sœur Véronique avait dû subir, sans s'être jamais plainte. Quand une de ses sœurs voulait la consoler, elle se contentait de dire qu'elle devait souffrir pour son petit garçon.

Quelle joie pour cette sœur de me voir enfin à son chevet ! Et quelle confusion pour moi que ces bénédictions obtenues au prix d'une telle vie de sacrifice ! Je ne pus que rester muet. Je comprenais pourquoi Dieu m'avait si vite mené au sacerdoce.

Mais voici encore un autre épisode qui illustre la puissance de la prière.

Lors d'un congé de convalescence dans notre couvent de Wangen dans l'Allgäu, je fis une excursion en Suisse. Sur les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

guerre, saignait de mille blessures, et où les files de chômeurs – parmi lesquels beaucoup d’ouvriers qualifiés – assaillaient les bureaux de placement ? Tout était sombre et sans espoir. Que pouvait faire ce garçon, si ce n’est pleurer ? En toute sincérité il ajouta : “Mon Père, si je n’étais pas chrétien, je ferais comme papa.”

« C’est de cet après-midi que date la naissance de la Fondation des chiffonniers pour les étudiants. Il se trouvait que, la veille, j’avais fait une pêche miraculeuse. Dans une de mes tournées de chiffonnier, je n’avais pas seulement récolté dans les poubelles de vieilles bouteilles, du papier et des boîtes de conserve ; on m’avait donné deux frigidaires de belle apparence. Les propriétaires américains les croyaient bons pour la ferraille ; or ils étaient en excellent état, mais le voltage ne correspondait pas à celui du Japon. Après une heure de travail les deux frigos fonctionnaient à merveille, et après une heure encore je les avais vendus une jolie somme à un hôtelier – c’était le temps où ce genre d’appareils représentait une fortune.

« Il me vint tout à coup à l’idée que la Providence m’envoyait cet argent pour me permettre de dépanner le pauvre garçon. Je vis ce que j’avais à faire.

« “Tu peux continuer tes études, lui dis-je ; ne t’inquiète pas. Je les paye. Quand tu les auras achevées, tu me rembourseras par petites sommes, chaque mois, sans intérêts. D’accord ?”

« Il me considéra d’un air interrogateur et ne comprit que lorsque je mis devant lui sur la table de quoi payer une année d’études. Alors il se remit à pleurer, mais cette fois-ci c’était de joie.

« Il a repris et poursuivi ses études jusqu’à la sortie de l’université, mais ce n’était pas encore tout...

« Il vint un beau jour et me dit : “Mon Père, je suis au regret, mais je ne pourrai pas vous rembourser avant longtemps.”

« Je fus sur le point de me fâcher : à quoi donc pensait-il ? Il avait tout de même promis de s’acquitter. Mais il compléta : “Mon Père, je vais me remettre à l’étude : je veux devenir prêtre.”

« De surprise je restai bouche bée. Or il disait vrai. Il entra au séminaire. Quand il eut achevé ses études, comme cadeau d’ordination je le tins quitte de sa dette.

« C’était le premier cas. Un autre suivit.

« Un jeune ouvrier métallurgiste trimait tous les jours du matin au soir. La vie qu’il menait ne peut se définir autrement qu’esclavage. Elle devait durer cinq ans, selon le contrat que ses parents avaient passé avec la direction. Il lui fallait travailler plus de dix heures par jour, parfois bien davantage. Il couchait à l’étage au-dessus de l’atelier avec d’autres ouvriers soumis au même régime. La nourriture de ces garçons ? Une vraie “nourriture de cochon”. Un an durant ce jeune homme vint écouter des leçons de catéchisme, toujours le soir après dix heures : il n’était pas libre plus tôt. Il reçut le baptême et se montra zélé autant qu’il pouvait l’être. Avec deux jours seulement de congé par mois, il n’avait que peu de temps pour venir à l’église.

« Un jour on ne l’y vit plus. Je ne m’aperçus de son absence qu’après plusieurs semaines. C’était déjà trop tard : il avait été transféré dans un sanatorium pour tuberculeux. Ses camarades de travail me racontèrent qu’un matin son lit s’était trouvé tout rouge de sang ; on l’avait alors emmené.

« Je mis des semaines à découvrir le sana où il était hospitalisé. Je l’y vis pâle et épuisé, mais en un sens heureux parce qu’il avait enfin la paix et la possibilité de dormir. On ne

put le laisser partir, après une délicate opération aux poumons, que près de deux ans plus tard. Il n'était plus apte à reprendre son ancien métier. Qu'allait-il devenir ? Sa famille – des cultivateurs modestes qui avaient six autres enfants à élever – ne pouvait se charger de lui. Où aller ?

Je l'hébergeai d'abord au presbytère plusieurs semaines. Comme il lisait sans arrêt, jour et nuit – j'avais déjà remarqué cela à l'hôpital –, la solution m'apparut : le faire étudier.

« “Mais, mon Père, j'ai déjà vingt et un ans. Et d'ailleurs je n'ai pas reçu la formation préalable suffisante.

– Si tu as le courage, tu iras à l'école avec les jeunes de quatorze ans.”

« Il eut ce courage. Il alla s'asseoir sur les bancs de l'école. Ce lui fut très dur, mais il persévéra. Trois ans plus tard il passa avec succès l'examen d'entrée à l'université, y acheva ses études. Maintenant il est avocat. Mois par mois, par petites sommes, il rembourse sa dette – sans intérêts évidemment. »

Et voilà comment la Fondation des chiffonniers pour les étudiants a pris le départ. Depuis lors une petite centaine de nécessiteux ont pu de cette manière bénéficier d'une meilleure formation.

Que le Père Géréon travaille à la promotion des économiquement faibles, c'est quelque chose ; mais la pénétration du christianisme dans les milieux intellectuels et les classes aisées n'est pas moins importante. Sept de ses protégés ont commencé leurs études de théologie ou sont arrivés au sacerdoce. Une quarantaine de jeunes filles, entrées dans des congrégations religieuses, s'appliquent à des tâches d'éducation, à des œuvres caritatives ou missionnaires, à la prière surtout. C'est le couronnement du *kusu no skoogakuskikin*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'immeubles qui s'étendent sur six kilomètres de longueur. Je ne peux pas espérer que ces gens trouvent place à Sainte-Élisabeth. Même agrandie, elle est déjà trop petite. Si je n'agis pas sans délai, nous allons voir surgir encore une grande cité sans Dieu.

« J'ai un emplacement en vue pour une nouvelle paroisse. J'ai dit à saint Joseph que s'il m'envoyait la moitié du prix d'achat, je me lancerais. Et alors, j'ai reçu d'un diocèse d'Allemagne cent vingt mille marks, exactement la somme qu'il me fallait pour ce début, puisque le terrain coûte exactement le double. Plus j'aurais attendu, plus il m'eût été difficile d'acquérir ce qui convenait. Sans compter que je suis responsable de cette immense paroisse. J'ai signé le contrat à l'Ascension. On m'a fait un prix de faveur, à la condition que les cent vingt mille marks complémentaires seraient versés au mois d'août. Mes pauvres paroissiens m'ont offert de mettre à ma disposition leurs maigres épargnes, mais ce n'est qu'une infime partie de ce qui me manque... »

Or ce qui semblait impossible est devenu réalité. Sans le soutien d'aucun personnage influent, sans la moindre publicité, en six semaines le chantier était financé. Les dettes ont pu être payées à l'échéance. Une circulaire adressée à tous ses amis par le Père avait alerté leur générosité et suscité les dons nécessaires. L'intention de prières du Saint-Père pour le mois de juin 1964, qui se trouvait être « pour l'effort missionnaire au Japon », était venue providentiellement stimuler les bienfaiteurs.

Ce succès eut un écho dans une partie de la presse. Un journal allemand mit en manchette : « Record allemand avant les Jeux olympiques ». À la une de la *Neue Bildpost* du 13 septembre 1964 on lisait : « Cordiales félicitations au Père Goldmann pour la première médaille d'or échue à l'Allemagne !

Les athlètes de la confiance en Dieu ne sont jamais battus. Sans que les satellites de la TV soient intervenus pour transmettre *leur* record, émission, réception, performances ont été de valeur exceptionnelle. » Et ailleurs : « De nouvelles médailles d'or et d'argent viendront encore couronner ce record quand les Jeux olympiques 1964 de Tokyo et ses champions seront oubliés depuis longtemps. »

C'est ainsi que dans ce faubourg immense une nouvelle paroisse est sortie de terre. Elle a été nommée Saint-Joseph, du nom du patron de l'Église universelle. Le cardinal Tatsu Doi de Tokyo s'est montré si ému de tant d'empressement de la part des personnes sollicitées qu'il leur a adressé à chacune une photographie en témoignage de sa reconnaissance.

Le terrain une fois acquis, il surgit une difficulté qui retarda notablement la construction. Les missionnaires franciscains de la province de Fulda ne furent pas autorisés à ériger une seconde paroisse à Tokyo, un décret interdisant aux communautés étrangères de desservir plus d'une paroisse dans la capitale. Pour Saint-Joseph, la seule possibilité était la nomination d'un prêtre japonais. Puis les travaux traînèrent en longueur.

Enfin, le 19 novembre 1967, tout était prêt. La circulaire de cette date annonce l'inauguration.

« La nouvelle paroisse Saint-Joseph-Artisan célèbre aujourd'hui sa première messe. Vous vous en réjouirez certainement, vous qui avez fourni spontanément tant de soutien... Soyez assurés que chacun d'entre vous est compris, avec toutes ses intentions, dans le Saint Sacrifice de chaque jour.

« Cette paroisse Saint-Joseph n'est pas sous la juridiction de mon Ordre, mais de l'épiscopat japonais. Seule importe la création d'un nouveau centre de spiritualité. Qu'un prêtre

autochtone en soit chargé, c'est un avantage : l'efficacité est plus grande. Nous autres missionnaires, quelle que soit notre bonne volonté, nous restons toujours des étrangers et nous ne pourrons jamais avoir le même accès au cœur des gens que les prêtres de leur propre nation ; nous ne pouvons qu'essayer de rendre fécond le sol pierreux, et jeter la semence. Quand et comment cette semence germera et portera du fruit, c'est l'affaire de Quelqu'un qui est plus grand que nous.

« Le presbytère et la maison paroissiale de Saint-Joseph sont achevés, mais il manque encore l'église. Pour le moment la salle paroissiale tient lieu de chapelle de secours. L'emplacement de l'église lui est bien réservé, mais les finances sont épuisées.

« Pourquoi avoir commencé les constructions par la maison paroissiale et non par l'église ? me demanderez-vous. Je réponds qu'au Japon la séparation de l'Église et de l'État est absolue, en sorte qu'on ne peut attendre de l'État aucun secours. Or c'est principalement des couches les plus pauvres de la population, celles qui vivent au jour le jour, que viennent la relève sacerdotale et les communautés chrétiennes. En ce cas, de quoi un prêtre vivra-t-il ?

« Où résidera-t-il pour pouvoir exercer son ministère ? Sa subsistance dépend uniquement des subsides que l'État lui octroie pour s'occuper d'un jardin d'enfants. S'il peut accueillir cent vingt enfants, il reçoit assez pour pouvoir vivre très modestement. Quel est l'étudiant – il y en a trois cent soixante mille à Tokyo – qui voudra sacrifier son avenir et prendre le risque d'étudier la théologie ? Actuellement il n'y a au séminaire de Yonbancho que soixante-quinze séminaristes ; c'est très peu, mais c'est une élite.

« Par ailleurs, l'épiscopat japonais est très pauvre. Mon évêque m'a dit un jour : "Mon Père, c'est grâce à votre initiative

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

assistance, je serais abandonné. »

Voici pour clore ce chapitre les impressions rapportées d'un reporter de passage au Japon :

« Il n'y avait pas un quart d'heure que nous étions ensemble, et déjà le Père Goldmann m'avait exposé le plan de sa prochaine quinzaine, avec un élan, un enthousiasme qui ne laissait aucun doute sur le secret de son succès. Ce franciscain allemand est certainement l'homme le plus original que j'aie rencontré dans toute l'Asie, le plus admirable des missionnaires. Il a fondé une paroisse à partir de la plus grande misère et a su tirer parti de toutes ses peines. Lui-même est resté pauvre et parfaitement simple ; il n'a pas même une auto. Quelles ne doivent pas être la force, la vaillance et la ténacité de tels hommes, pour qu'ils puissent mener une vie si dure extérieurement, si exempte de consolations, au service d'un tout petit nombre de chrétiens gagnés avec tant de peine. Mais ils vivent entièrement pour les autres, en prévision d'un monde à venir.

« Et chose curieuse : j'ai rarement vu rire de si bon cœur que le Père Goldmann, le chiffonnier de Tokyo, et ses confrères. »

Enveloppé de bénédiction

Depuis que le Père Géréon avait prévu à Tokyo le lieu de sa sépulture, les paroissiens de Sainte-Élisabeth se croyaient bien assurés de conserver leur curé jusqu'à ses derniers jours. Cependant, quelques années plus tard, cet espoir faillit sombrer.

Il faut savoir que la Terre sainte a toujours exercé sur le Père un attrait puissant, encore avivé à l'occasion de ses récents pèlerinages. On devine avec quelle joie il avait appris la décision de son supérieur le désignant pour aller rejoindre en Israël, sur leur demande, ses frères franciscains et les aider efficacement à accueillir et à guider les pèlerins grâce à la grande connaissance qu'il a de plusieurs langues. Mais ses bons Japonais, très émus à l'idée de perdre leur pasteur, se tournèrent vers le Ciel et, cette fois encore, la prière a gagné. Dieu, par un événement tout à fait inattendu, donna clairement à entendre que le Japon avait besoin du Père Géréon pour mener à bien une entreprise de grande envergure. Voici comment il en rend compte à des amis français au cours d'un nouveau voyage en Occident, le 5 septembre 1976.

« Le 2 février de cette année, 1976, à 8 heures du matin, arrive chez moi un Japonais, non baptisé, frère d'une de mes paroissiennes. Il déploie devant moi un papier, un grand papier tout écrit en japonais. "Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

– Mon Père, c'est ce que ma sœur veut faire au Japon.

– Quoi ? Elle vous a dit cela ?

– Absolument pas. Cela, je l'ai vu. Cette nuit, à 2 heures du matin. J'ai réveillé ma femme et je lui ai demandé d'écrire ; à mesure que je voyais, je lui dictais. Non, je n'ai pas rêvé. J'ai

vu.”

« Je le fais passer dans une autre pièce et je fais venir sa sœur. Je lui montre ce papier. Bouleversée, elle me demande d’où je le tiens. Je ne réponds pas à cette question, mais lui demande ce que c’est. “Mon Père, je ne savais comment vous le dire. C’est ce que j’ai à faire. C’est la mission dont le Bon Dieu me charge...”

« Je la questionne jusqu’à être convaincu qu’elle n’a pas communiqué avec son frère sur ce sujet. Je prie. Je les confronte, et toute la matinée nous discutons de cette affaire.

« À 3 heures de l’après-midi, ce même 2 février, je suis chez mon archevêque de Tokyo. Je lui montre ce fameux papier. “Ah ! dit-il, voilà ce que nous voulons faire depuis des années, ce dont nous avons le plus besoin au Japon. C’est cela. Exactement.

– Monseigneur, pour moi c’est impossible. Je vais commencer un nouveau ministère à Jérusalem le 1^{er} mai. J’ai reçu l’ordre du Père général des Franciscains de faire l’interprète en six langues et le guide spirituel, ordre scellé du sceau du Général. J’ai tout préparé pour passer ma paroisse à un prêtre japonais. J’ai travaillé vingt-deux ans au Japon. Ma tâche ici est finie.

– Non, mon Père, je vous demande de faire cette œuvre.

– Impossible. Il faudrait cinq millions de dollars. Qui va payer tout cela ?

– Mon Père, je pense que *vous* allez collecter cette somme. Pour vous qui avez déjà recueilli quatorze millions, ce n’est rien !

– Je ne peux pas ! Je dois aller à Jérusalem. Et puis il faudrait que je parle de tout cela à mon Provincial, en Allemagne. Je n’ai pas de billet d’avion, pas d’argent...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**RETROUVEZ L'ENSEMBLE
DE NOS PUBLICATIONS SUR**



Composition et publication électronique
Maury Imprimeur
M

Notes

1. C'était la coutume de dresser dans les églises, le Vendredi saint, des représentations du tombeau du Christ, dans lesquelles on déposait une statue du Christ mort, et devant lesquelles on venait se recueillir. (N.d.T.)

2. L'auteur, par commodité, inclut sous ce terme tous les candidats au sacerdoce, bien qu'à proprement parler il ne s'applique pas à ceux qui, comme lui, se préparent à devenir prêtres dans le cadre d'un institut religieux. (N.d.T.)

3. C'est-à-dire en fait la seconde femme de son père, sœur cadette de sa mère. (N.d.T.)

4. C'est la première fois, en effet, que le Père Géréon célèbre la messe dans un couvent de son ordre. (N.d.T.)

5. En allemand Rassenschande, expression difficilement traduisible : littéralement, le fait de déshonorer la race. C'est ainsi qu'une loi édictée par le régime nazi qualifiait les unions entre « aryen » et juif, qui pouvaient effectivement être punies de mort dans certains cas. Cette loi fut ultérieurement étendue aux Slaves et en particulier aux Polonais. (N.d.T.)

6. Le P. Géréon veut rester à jeun. Il faut se rappeler que la règle du jeûne eucharistique était plus rigoureuse à l'époque. (N.d.T.)

7. Franz GYPKENS, Es fiel mir auf, Kurzbericht einer Weltreise, Francfort-sur-le-Main, 1957.

8. Chief Master Sergeant de l'U.S. Air Force Arthur Wilson De Baun, 1958.

9. Circulaire du décembre 1965.

10. Il s'agit du livre dont cette annexe est extraite, qui raconte la vie du P. Géréon Goldmann de manière plus succincte que le présent ouvrage en ce qui concerne sa jeunesse et la période de la guerre. (N.d.E.)

11. C'est cependant en Allemagne, à Fulda, que le Père Géréon finira ses jours. En 1994, à la suite d'un accident cardiaque, il est rapatrié d'urgence. Il n'est plus question pour lui de repartir dans son pays d'élection. Il ne quittera le couvent du Frauenberg que pour quelques voyages, dont une dernière visite au Japon à l'occasion du vingtième anniversaire de l'Institut de musique sacrée, en 1999. Il meurt le 26 juillet 2003. (N.d.E.)